



LITTÉRATURE > Et si votre journal devenait clandestin ? Page E 7

CULTURE

et livres

Juliette Binoche et Akram Khan dans *In-I*

TRISTAM BENTON

Binoche en zone inconnue

L'actrice rencontre sur scène le grand chorégraphe Akram Khan

ISABELLE PARÉ

Juliette Binoche aime bien voguer en eaux troubles, à la frange du risque. Si certains fuient l'inconfort, elle le courtise ouvertement, s'en fait un allié pour se propulser plus loin. Très loin de l'habitude qui tue, dit-elle.

C'est pour dire non à cette zone de confort que la comédienne a consacré la dernière année de sa vie à malmener et à redécouvrir son corps, en créant *In-I*, une création écorchée vive mêlant danse et théâtre, réalisée avec Akram Khan, un des chorégraphes et danseurs les plus influents de la décennie.

Le tandem éclectique, qui s'est rencontré par le truchement d'une amie massothérapeute, foule depuis septembre les scènes de Londres, Bruxelles et Paris, et s'amène à Montréal dès le 6 janvier avec son duo fougueux, distillant à vif les extases et les plaies vives nées de la rencontre d'un homme et d'une femme.

Si Binoche a fait le saut dans ce projet fou, c'est encore une fois pour braver la vie, la mettre au défi, dit-elle. Car celle dont le visage lunaire éclaire les écrans depuis 20 ans ne s'était jamais vraiment frottée à la danse. «*Ce n'était pas une décision rationnelle, mais un concours de circonstances. Une amie m'a dit: "Veux-tu danser?"*, j'ai dit oui, sans penser aux conséquences. En fait, j'ai dit oui à la vie, à l'idée d'aller dans une autre ex-

ploration», expliquait-elle en entrevue téléphonique au *Devoir*, en décembre dernier.

Après avoir vu Akram Khan sur scène à Londres, elle est séduite par son travail imprégné par la philosophie hindouiste et décide de le rencontrer pour discuter d'un projet commun. Guidés par un astrophysicien et une numérologue, ils discutent du cosmos, de la matière, du masculin, du féminin. Puis le thème de l'amour s'est imposé de lui-même.

«*J'avais emporté en répétition une feuille avec 14 mots différents pour dire l'amour en grec. Ça m'avait fascinée. Au fur et à mesure des impros s'est profilée cette idée du rapport féminin-masculin. Donc, c'est venu plus ou moins naturellement*», dit-elle.

Sur le thème de l'amour, Binoche a pourtant donné plus qu'à son tour. Le filon amoureux revient régulièrement hanter les personnages de l'actrice, amoureuse passionnée dans *Les Amants du Pont-Neuf* de Leos Carax et dans *L'Insoutenable légèreté de l'être* de Philip Kaufman, amante entêtée de la vie dans *Le Patient anglais* d'Anthony Minghella.

«*Le thème de l'amour, c'est le thème principal de toute œuvre artistique. C'est plus large que l'amour de l'autre. Dans *Bleu* (Kieslowski), c'était comment retrouver l'amour de la vie quand on a tout perdu. Le goût de regarder la vie avec bonheur. Donc, l'amour, c'est large.*»

Pour prendre à corps cette nouvelle histoire



Juliette Binoche

MARIANNE ROSENSTIEHL

d'amour, elle a dû s'astreindre à un entraînement quotidien, se heurter aux limites que lui imposait ce corps de 44 ans qui n'avait jamais vraiment dansé autre chose que le tango. «*Je me suis rendu compte de ce que j'avais fait quand j'ai commencé les répétitions et que j'ai réalisé la difficulté de danser*», explique la mère de deux enfants.

Mais le plus grand choc fut ce face-à-face oblique avec l'univers d'Akram Khan. S'exprimer sans mots, avec un corps qui s'essouffle, s'esquinte, et oublie, par moments, le geste. A tel point qu'un jour elle cède presque à l'envie de tout abandonner. «*En tant qu'actrice, j'ai vécu plusieurs de ces moments où on n'en voit plus la fin. Ce sont vraiment des lieux que je connais et que j'ai déjà fréquentés comme comédienne. Le mur, c'était d'essayer de me faire comprendre*», raconte-t-elle.

L'habitude, c'est le début de la mort. Cette incartade hors de la sphère cinéma est-elle signe que le 7^e art ne suffit plus à nourrir la comtesse trompe-la-mort du *Hussard sur le toit*? En 2006, elle avait confessé une certaine lassitude face au cinéma. Aujourd'hui, à mi-chemin de cette parenthèse à son métier d'actrice, elle voit les choses autrement.

«*Il n'y a pas d'histoire de suffit ou pas [le cinéma]. C'est seulement la joie d'explorer. Je déteste les habitudes, car c'est le début de la mort. J'aime traverser des mondes. Tout ce qui peut réenchanter, c'est bon à prendre. Je n'aime pas être dans des zones trop connues*», affirme celle qui carbure au risque.

Car risque il y avait dans ce plongeon à l'aveugle dans *In-I*. Les critiques le lui ont d'ailleurs à peine rappelé à Londres, jugeant même que l'actrice usait à outrance de son statut de star pour éconduire le public. De cela, Binoche rit.

VOIR PAGE E 2: BINOCHÉ

Libérez-vous des idées reçues

◆ ledevoir.com/abonnement.html ◆

LE DEVOIR.com

Abonnez-vous au Devoir et bénéficiez d'une multitude de privilèges

- À votre porte tous les matins
- Revue de presse personnalisée par courriel
- 25 articles par mois dans les archives depuis 1992
- Accès à 100% du contenu sur LEDEVOIR.com
- Rabais jusqu'à 49% sur le prix en kiosque
- L'Agenda, le guide de la télévision et des sorties dans l'édition du samedi

LEDEVOIR.com ■ 514 985 3355 ■ 1 800 463-7559

CULTURE

Éloges et croassements



ODILE TREMBLAY

À l'heure des rétrospectives québécoises, on cherche ce qui a bien pu marquer l'année 2008. Un spectacle? Un film? Un livre? Hum! À chacun ses coups de cœur et ses déceptions. Réflexion faite, deux événements capitaux surnagent, flanqués de points d'interrogation au bout: les célébrations du 400^e à Québec et les coupes culturelles d'Ottawa. Deux dossiers ballottés par la houle, les rebondissements, l'un avec *happy end*, l'autre sans. Du moins en apparence, car rien n'est jamais si tranché...

Autant commencer par la réussite du crû. «*Think positive*», comme disait l'autre.

Québec. La ville semblait au long des vacances de Noël avant tout frigorifiée; patinoire semi-désertique le soir, belle au bois dormant sur fond d'arbres givrés. Et pourtant... cette capitale quatre fois centenaire a pris de la graine. Après avoir craint longtemps la débâcle de son gros anniversaire, la voilà qui soupire d'aise. Rebâtir un orgueil citoyen sur des dérapages en série relevait au départ d'un des travaux d'Hercule.

Retour un an plus tôt. Retards, défections, démissions, événements annulés, et le spectacle d'ouverture du 31 décembre, si raté... Un oiseau

de mauvais augure semblait perché sur le Château Frontenac, croassant.

À Montréal, les célébrations du 400^e n'intéressaient pas grand monde au début. L'anniversaire semblait un coup foireux à commenter d'un haussement d'épaules. — On sait bien, Québec!!! — L'incendie de l'Auguste Manège militaire parut plus tard symboliser l'ampleur des désastres annoncés. Ce même Manège militaire, devant lequel une foule ragaillardie s'est massée pour le show de clôture, mercredi dernier.

Entre deux spectacles de fin d'année: l'enivrante saveur du succès.

Faut dire que les stupides attaques partisans venues dénoncer le spectacle (un honneur!) de Paul McCartney sur les Plaines d'Abraham n'ont déshonoré que leurs auteurs. N'en déplaise aux tenants du nationalisme étroit, la performance de l'ancien Beatles fut le clou des célébrations, avec le show de Céline, si prisé des amateurs. Mais dès le début de l'été, l'inauguration du Merveilleux *Moulin à images* de Robert Lepage sur les silos de la Bunge avait conjuré le mauvais sort. Fallait voir les gens massés devant cette projection sons et lumières, jamais blasés, découvrant chaque fois de nouveaux détails techniques et historiques. Et le spectacle du 3 juillet si réussi, l'inauguration de la magnifique Promenade Samuel de Champlain, destinée à rester!

La beauté de Québec, patiemment astiquée sous le règne du maire Jean-Paul Lallier — on devrait le décorer, celui-là — a ébloui la visite. Du coup, Montréal s'est incliné et ses habitants ont emprunté l'autoroute 20 pour s'y frotter de plus près. Parait que... — Eh Oui! C'est là que ça se passe.

Pareil été magique, qui déplaça le pôle culturel de la métropole vers le capitale, fut un tel baume sur les plaies d'une ville qui s'est toujours sentie écrasée par Montréal, que les rêves y sont soudain devenus possibles. De fait, si Québec ne saisit pas la balle au bond en tirant avantage de ses fragiles acquis, elle retrouvera vite fait son statut de second violon. Espérons que l'anniversaire ne demeurera pas qu'un beau souvenir à ressasser un jour au coin du feu. Québec doit se repositionner sur l'échiquier culturel de manière plus permanente, sinon elle perdra sa meilleure occasion d'imposer ses assises. Alors, en cette fin d'année, on souhaite à ses habitants de foncer vers leurs lendemains, avec de meilleures cartes en main qu'hier, mais la récession dans les pattes. Rien n'est parfait. Opération réussie en 2008, cet anniversaire, soit, mais avec des bémols, dont l'aspect historique trop souvent évacué des festivités. Des voix s'élèvent aujourd'hui pour dénoncer l'absence d'un mémorial. À déplorer aussi: des zones d'ombre sur les ratés organisationnelles de départ. Car les timides *post mortem* n'ont convaincu personne. Seules l'inexpérience, l'incompétence auraient été en cause, laisse-t-on entendre en haut lieu. Oui, mais encore? Faute de vraie lumière, plusieurs conservent la fâcheuse impression que des détournements de fonds, des coups pas nets furent balayés sous le tapis. Allez le leur reprocher... La réussite du 400^e ne devrait pas empêcher les élus de rendre des comptes précis sur sa houleuse gestation. Sur l'argent public fut versé dans l'opération. Sur le plan de la transparence, décidément, on remise les éloges.

Et puis, les célébrations de Québec nous renvoient aux fonds d'État massivement versés aux grands événements rassembleurs, au détriment des aides récurrentes à l'ensemble du réseau. Nombreux sommes-nous à craindre que les programmes culturels tronçonnés au fédéral ne servent à gonfler l'enveloppe des Jeux olympiques de Vancouver en 2010 pour offrir des mégashows, tout en laissant crever les petites compagnies artistiques.

Ces coupes fédérales du secteur culturel feront couler d'autre encre en 2009, tant leurs répercussions, combinées avec la crise économique, causeront des ravages. En ce sens, l'année ensevelie fut celle d'un retentissant coup de trompette préapocalyptique.

N'empêche que cette crise a suscité aussi des mouvements de solidarité d'une ampleur peu commune. Le milieu artistique, secouant les puces de l'impuissance, a prouvé qu'il pouvait ébranler un gouvernement, contribuer à lui ravir sa majorité aux élections. Quant au psychodrame des Communes, il démontra de plus belle ce pouvoir massue des révoltes collectives.

Tant pour l'avenir culturel de Québec que dans le champ sinistre de ces coupes, les leçons à tirer sont les mêmes: l'union fait la force, et battons-nous pour nous offrir un vrai futur. L'année 2009 sera si turbulente. Ne pas faire de cette année-là, le 31 décembre prochain, un bilan trop noir, c'est la grâce qu'on se souhaite à tous. Avec des tonnes de vigilance et le poing dressé vers Ottawa. *No pasaran!*

otremblay@ledevoir.com

DANSE

Le corps usé de la danse

CATHERINE LALONDE

Quatre-vingt-quatorze pour cent des danseurs se blessent au moins une fois en seize mois. C'est une fréquence comparable à celles observées dans le sport professionnel. Pas étonnant, devant ces chiffres, que la chercheuse de l'UQAM Sylvie Fortin se soit attardée sur la santé des danseurs. Le résultat: le livre *Danse et santé. Du corps intime au corps social*.

Sous la direction de Fortin, le bouquin propose une quinzaine d'études différentes et réunit les travaux de plusieurs chercheurs de la danse. La force de l'ensemble est d'envisager la santé sous plusieurs angles, médical, psychologique et politique. Les jeux de pouvoirs entre chorégraphe et interprètes, le besoin d'une syndicalisation du métier et l'utilisation de techniques somatiques dans la formation sont quelques-uns des nombreux sujets abordés. Mais c'est la lourdeur des mentalités du milieu de la danse et les paradoxes dangereux qu'elles imposent au corps qui font le plus réfléchir.

La danse contemporaine est née en réaction aux codes et aux corps formatés du ballet. Le désir de dire autre chose, autrement, de présenter une autre beauté a poussé les Isadora Duncan, Loïe Fuller et Ruth St-Denis à faire craquer les carcans. Quelques décennies plus tard, la danse contemporaine ne semble plus, dans sa manière de se penser, aussi... contemporaine.

«Le discours dominant en danse est calqué sur celui de la danse classique qui valorise un corps idéal où prédominent les critères de beauté, de minceur, de virtuosité, de dévotion et d'ascétisme», lit-on dans une étude de Sylvie Fortin, Adriane Vieira et Martyne Tremblay.

Le milieu de la danse continue d'intégrer une esthétique de la douleur, du silence des interprètes et du dépassement des limites. Les corps doivent être dociles et performants, et



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Les blessures sont fréquentes en danse contemporaine.

ne pas reculer devant la fatigue ou l'excès. Et les danseurs, ces grands passionnés, sont parfois les premiers à résister à une nouvelle façon de penser leur art.

Masochisme

«Être danseur, c'est mettre en corps une identité», explique plus loin Turner et Wainwright. D'où la difficulté de remettre en question certains enjeux. Puisque alors tout bouge et tremble. Corps souple, pensée rigide, pour continuer à cariburer au-delà de ses limites. Et puisque pousser les barrières est souvent perçu comme nécessaire à l'innovation et à l'originalité, Sylvie Fortin, Sylvie Trudelle et Geneviève Rail en déduisent que «la perception des

sensations morbides est façonnée par le milieu artistique de la danse qui en procure le sens». Un plaisir masochiste, un autoérotisme peuvent naître de ces «ça fait mal, donc ça fait du bien» et s'entremêler à l'adrénaline et au pur plaisir de bouger. «Bien que la modernité en danse ait désiré un corps créateur, un corps relieur, un corps poétique, interstitiel, vivant, ouvert, poreux, explique Aurore Després, force est de reconnaître son relatif échec tant il s'avère difficile de renouveler nos idéologies.»

En entrevue, l'idéatrice du livre Sylvie Fortin tend dans cette direction. «Ma position personnelle, c'est qu'il y a un discours et une vision du corps dominants, très près du corps de la danse classique.» Certaines

études en cours, dont les résultats ne sont pas encore publiés, démontrent que les ballerines qui font la transition vers le contemporain notent de grandes différences entre les deux mondes, révèle Fortin. «Mais on tend vers ce modèle de corps classique, même si la hiérarchie est beaucoup moins forte en danse contemporaine et marque moins les relations interpersonnelles.»

Presque toutes les conclusions tirées par ce livre tendent à confirmer la nécessité pour les interprètes de retrouver une autorité intérieure. Une connaissance personnelle du corps qui ne serait pas contaminée par les valeurs parfois malsaines du milieu. Une question surgit à la lecture: Que seraient les œuvres créées dans ces conditions? Aurore Després suggère qu'elles seraient plus intimes. «Force est de constater qu'en ce début du XXI^e siècle les pratiques de danse de formation ou de création, où le morcellement du corps conduit au technicisme et au formalisme, restent fréquentes tandis que celles où l'acte de danser se donne comme la possibilité d'une véritable expérience singulière et sensible de l'altérité restent rares, précieuses et résistantes.»

Malgré un jargon universitaire qui rend sa lecture austère, la rigueur du travail et les pistes de réflexion qui naissent font de ce livre un essentiel pour qui veut penser la danse et la représentation du corps. Bien sûr, l'ensemble est inégal, tant dans les approches que dans les tons, mais il reflète la complexité de la question. Car, ainsi que le rappelle cette citation de Nietzsche nichée au détour d'une page, «le corps est une pensée plus surprenante que jamais l'âme.»

Collaboratrice du Devoir

DANSE ET SANTÉ. DU CORPS INTIME AU CORPS SOCIAL
Sous la direction de Sylvie Fortin
Presses de l'Université du Québec
Québec, 2008, 316 pages

BINOCHÉ

Tant pour Binoché que pour Khan, l'épisode In-I s'est révélé une ascension ardue

SUITE DE LA PAGE E 1

«À Londres, le fait que je n'étais pas une danseuse, ça a vraiment provoqué (rires). Ça montre bien que les gens attendent de remplir des cases. Il y a eu trois ou quatre critiques presque méchantes, qui ont dit voilà la star qui s'amène. Mais il faut une humilité terrible pour faire cela. Par contre, à Bruxelles et à Paris, on a eu des critiques très enthousiastes. Les gens ont peut-être mieux compris ce que nous voulions faire.»

De fait, Binoché se refuse à jouer les Isadora Duncan. In-I, dit-elle, c'est l'histoire de la rencontre de deux langages, de deux artistes qui se parlent sans parfois se comprendre. Elle, experte de l'émotion, plonge dans la bulle du mouvement, et lui, maître du geste, qui s'abandonne au verbe. De cela est né un dialogue entre un danseur et une non-danseuse. In-I, qui signifie «dans-moi» raconte l'éclosion de la passion entre un homme et une femme qui se délite dans les gestes triviaux du quotidien.

In-I, c'est aussi la rencontre avec la face cachée de soi-même, affirme l'oscarisée du *Patient anglais*. «C'est le désir de chercher du nouveau, toujours en soi, et d'aller dans ses lumières. Car nous avons toujours plus peur de nos lumières que de nos ombres. Je crois que le fait de se réinventer, ça nous appartient, et qu'il faut aller vers un autre nous-même.»

La muse des Carax et Téchiné, née d'une père sculpteur et d'une mère actrice, ne quitte d'ailleurs jamais ses pinces. Regroupés dans *In-Eyes*, un livre qui vient de paraître, 34 de ses encres sur papier et de ses poèmes, inspirés des réalisateurs et des personnages qui l'ont marqué, seront exposés dès le 7 janvier à la Cinémathèque québécoise, en marge d'une rétrospective de ses films.

Montréalais en 2006 avec *Zero Degrees*, une œuvre dansée en duo avec Sidi Cherkauoui. «On connaît exactement les limites d'un danseur. Dans ce cas-ci, nous étions en zone inconnue et c'est ce qui faisait l'intérêt de ce projet», dit-il.

Le fulgurant danseur, influencé par la danse kathak indienne depuis sa tendre enfance, se surprend des critiques, qui ne voient dans In-I ni de la danse ni du théâtre. «Cette séparation des arts, c'est un concept très occidental. Dans la culture indienne, un danseur est un acteur qui joue avec son corps, véhicule une histoire et est aussi musicien. De toute façon, le but de cette pièce, c'était de plonger dans l'univers de l'autre et d'explorer nos fragilités à travers nos deux mondes», affirme celui qui a dansé avec l'étoile du Ballet de l'Opéra de Paris, Sylvie Guillem.

Khan, qui a d'ailleurs foulé les planches très jeune en jouant dans le Mahabharata de Peter Brook, voit dans Binoché une artiste totale, entièrement dévouée à son projet. «Juliette m'a beaucoup appris. Ce qui était difficile pour moi, c'était de rendre les émotions par le visage et la voix, et non seulement par le corps. J'ai appris d'elle la patience et la volonté d'explorer», dit Khan, qui la décrit comme une élève brave et têtue.

Tant pour Binoché que pour Khan, l'épisode In-I s'est révélé une ascension ardue, récompensée toutefois par l'atteinte d'un état second. «Pour moi, c'est une montagne chaque soir», confie le danseur. Quant à la lumineuse Binoché, qui se prépare à un nouveau tournage l'été prochain avec le réalisateur iranien Abbas Kiarostami, cette cocreation lui a donné des envies de passer derrière la caméra.

«Ce que j'ai envie de faire, c'est de la réalisation. Je vais réaliser, à un moment donné. Je ne sais pas quand... Quand j'aurai le temps!», lance la lumineuse rebelle.

Pas de tout repos

Akram Khan, qui s'est frotté à l'indomptable Binoché, confesse que cette rencontre n'a pas été tout repos. «Elle est têtue, elle ne lâche jamais. Parfois, sa volonté était tellement forte que ça fermait le sujet», raconte celui qui a conquis les

Le Devoir

IN-I

Mise en scène et interprétation: Juliette Binoché et Akram Khan
Du 7 au 17 janvier
Salle Pierre-Mercure
du Centre Pierre-Péladeau



BIODÔME DE MONTRÉAL
UN MUSEUM NATURE MONTRÉAL

Caillou et les Innus

Jusqu'au 15 février

Des animaux, des amis innus, un voyage imaginaire, des jeux... et Caillou!

Fermé les lundis.

514.868.3000
museumsnature.ca

ATA, chouette, Montréal, Péninsule canadienne, Canadian Heritage, OCST, Vitar

Les danses swing romantiques

18h30 **West-Coast blues** (variation West-Coast swing)
19h30 **Balboa**
20h30 **BalTango** (variation du fox-trot)

COURS D'ESSAI 13 ET 14 JANVIER INSCRIVEZ-VOUS!

HIVER: Session débutant le 20 janvier 2009
Pas besoin de partenaire.

Les mardis et mercredis au Salon Illusion
4119, boul. St-Laurent

514 948-0276 www.swing-romantique.com

CULTURE

MÉDIAS

Du nouveau à la télé pour l'hiver

PAUL CAUCHON

La télévision ne chôme pas: de nouvelles émissions sont en effet lancées dès lundi, histoire d'attirer l'attention du téléspectateur le plus rapidement possible au retour du congé des Fêtes.

Parmi celles-ci, on relève *Les Boys* à Radio-Canada, une nouvelle série humoristique à Télé-Québec, un *Téléjournal* «revu et corrigé» avec Céline Galipeau, mais dans quelques semaines, c'est surtout *Star Académie*, à TVA, qui déferlera sur nous.

Les réseaux continuent de jouer de prudence: le financement des émissions demeure aléatoire, alors que les projets continuent à se bousculer chez les organismes d'aide au financement sans que les budgets augmentent.

Mais surtout, tous les réseaux prévoient une année de gestion serrée, alors que les investissements publicitaires se déplacent de plus en plus vers Internet.

Signe de cette méfiance du

marché: TVA a préféré reporter à l'automne la diffusion de gros projets qui étaient prévus cet hiver ou ce printemps, dont la dernière série de *Lance et compte* et une nouvelle série policière, *Le Gentleman*.

En fait, TVA, qui a maintenu des cotes d'écoute élevées à l'automne avec *Occupation double*, a vraiment l'intention de faire de *Star Académie* une locomotive globale pour toutes ses propriétés médias. Avec René Angelil comme directeur de l'académie et une équipe prestigieuse de professeurs, on entendra beaucoup parler de cette émission cet hiver dans les journaux et les magazines de Québec, sur le site Internet Canoe, dans les magasins Archambault du groupe, et ainsi de suite. Il faudra voir jusqu'où cette frénésie contaminera le reste de la programmation de TVA, dont les bulletins de nouvelles...

Star Académie doit prendre l'antenne début février. La populaire série *Taxi 0-22* reviendra en ondes fin janvier, toujours à TVA. Et on ignore enco-

re si le nouveau jeu questionnaire *La classe de 5^e* avec Charles Lafortune, sera diffusé cet hiver ou plus tard.

Radio-Canada: cap sur la fiction encore et toujours

Radio-Canada est le réseau qui offre le plus de productions dramatiques originales. Dans les deux prochaines semaines, non seulement ses titres habituels comme *Providence* ou *L'Auberge du chien noir* reviennent en ondes, non seulement on continue à diffuser les trois nouvelles séries de l'automne, *Les Parent* (la plus réussie), *Roxy* et *Grosse Vie*, mais trois gros titres sont de retour après plusieurs mois d'absence: la deuxième série des *Boys*, un succès garanti (d'autant que des personnalités sportives véritables comme Kovalev et Carbonneau y feront des apparitions!), la troisième saison de *Tout sur moi*, série qui devait disparaître des ondes et qui a été sauvée par la ferveur du public, et la troisième saison des *Invincibles*.

La confiance de la télévision publique envers les séries de fiction est symbolisée par la diffusion, la semaine prochaine, d'un événement rare: le 1500^e épisode de l'indestructible *Virginie*.

Mais l'événement de l'hiver demeure le passage du flambeau au *Téléjournal*, avec Céline Galipeau qui occupe la chaise de Bernard Derome dès cette semaine.

Télé-Québec: l'après-Ramdam

À Télé-Québec, gérer l'après-Ramdam demeure un grand souci. Car cette série quotidienne pour jeunes était l'émission la plus écoutée de la chaîne.



SOURCE TELE-QUEBEC

Julien Corriveau et Jean-François Provençal dans *Les Appendices*, à Télé-Québec.

Elle pesait donc très lourd dans les cotes d'écoute globales de Télé-Québec. Dès lundi, la chaîne propose à 18h30 *Tactik*, nouvelle série familiale qui aura la lourde tâche de remplacer *Ramdam* dans le cœur des téléspectateurs.

Les émissions régulières comme *Les Francs-tireurs*, *Bazzo.tv* ou *Belle et bon* reviennent en ondes dès la semaine prochaine, mais Télé-Québec ajoute de nouveaux titres. Ainsi, le mardi soir à 19h (toujours à compter de la semaine prochaine), une nouvelle série d'humour absurde, *Les Appendices*, avec un équipe de jeunes comédiens. Également mercredi, à 21h, *Somme-nous...*, une grande série qui veut tracer en dix épisodes un portrait du Québec d'aujourd'hui.

Et on conserve un coup de

cœur pour les voyages culinaires de Josée di Stasio, bien sûr, qui revient d'Espagne à compter de vendredi prochain.

Accommodements raisonnables et sportifs

À TQS, on mise surtout sur le retour de Bob Gratton dans les prochains jours, et sur quelques séries américaines traduites, avant l'arrivée de nouveaux projets au printemps, dont une télé-réalité sur la rénovation de la maison du joueur de hockey Maxim Lapierre!

Comme à l'habitude, les chaînes spécialisées proposent une programmation différente, mais certains projets retiennent davantage l'attention.

C'est le cas, par exemple, d'une nouvelle série en 13 épisodes, *Islam Québec*, qui prend l'antenne de Canal Vie

dans deux semaines, un «documentaire-réalité» sur le processus d'intégration de trois familles d'origine maghrébine au Québec.

Curieusement, Historia propose elle aussi une série autour de l'intégration et du Québec multiethnique, puisque sa série *Nos familles*, qui commence la semaine prochaine, veut présenter un portrait des différentes communautés présentes au Québec.

Historia se démarque également avec deux projets sportifs: une série documentaire en trois épisodes sur l'histoire de la boxe au Québec (diffusion dans deux semaines) et une série sur l'histoire du baseball professionnel au Québec (diffusion en mars).

Le Devoir



PERDÓ RUIZ LE DEVOIR

Le passage de Céline Galipeau à la barre du *Téléjournal* signe le grand événement de l'hiver à Radio-Canada.

MUSIQUE CLASSIQUE

Cinq terres musicales inconnues à découvrir

CHRISTOPHE HUSS

Dans notre bilan des meilleurs CD de l'année 2008, quatre des dix parutions sélectionnées — Durosoir, Weinberg, Vasks et Alyabiev — étaient des premières mondiales. De la musique ancienne jusqu'à la musique contemporaine, ce défrichage de terres musicales inconnues est l'un des bienfaits de l'édition phonographique. Voici cinq nouvelles parutions explorant raretés ou inédits qui nous semblent à découvrir.



que je ne voie aucun lien entre Goldmark et la France, il y a presque une touche debussyste dans ces chromatismes-là.

Rózsa

Miklós Rózsa: *Ouverture pour un concert symphonique, Trois Esquisses hongroises, Tripartita, Sérénade hongroise*. BBC Philharmonic, Rumon Gamba (CD Chandos). Un autre Hongrois... et ça s'entend! Miklós Rózsa (1907-1995) est surtout connu comme le compositeur de la musique du film *Ben-Hur*. Il fut, aux côtés de Korngold, Steiner et Waxman, l'un des plus fameux compositeurs de Hollywood et gagna trois Oscars. Outre les musiques de films, qu'il commença à composer en 1937 à l'instigation d'Arthur Honegger, Rózsa avait une formation des plus classiques, glanée à Leipzig. Il est évident, à l'écoute des *Esquisses hongroises* (1938), spectaculaire fleur de ce CD, que Rózsa était très familier avec la musique de Bartók, dont l'ombre plane aussi sur le second mouvement de la *Tripartita*. De par l'orchestration, le style flamboyant de Rózsa rappelle aussi celui de William Walton. Ce premier volume d'une anthologie de l'œuvre pour orchestre de Rózsa montre l'envergure symphonique de ce remarquable compositeur.

Penderecki

Krzysztof Penderecki: *Concerto grosso n° 1 pour trois violoncelles et orchestre* (2001). *Largo pour violoncelle et orchestre* (2003). *Sonate pour violoncelle et orchestre* (1964). Ivan Monighetti, Arto Noras et Rafal Kwiatkowski (violoncelles), Orchestre national de Varsovie, Antoni Wit (CD Naxos). Penderecki n'en finit pas d'étonner. Le compositeur des *Diables de Loudun*, de *Threnos* et de *Natura so-*

noris a effectué un virage esthétique notable. Mais il était un excellent compositeur «cérébral» dans les années 60 et reste un excellent compositeur «expressif» aujourd'hui. L'univers sonore de la 7^e *Symphonie (Les Portes de Jérusalem)* se retrouve par moments dans le *Concerto grosso* en six sections créé par Charles Dutoit à Tokyo en 2001. L'univers musical y est assez ombrageux, comme si l'orchestre faisait planer une sourde menace sur les voix des violoncelles. L'œuvre utilise beaucoup les contrastes de volumes et de matière. Le *Largo* est en fait un concerto en trois volets de près d'une demi-heure et repose là aussi sur un idiome post-Chostakovitch opposant douleur et conflits. Il a été créé par Rostropovitch et Ozawa à Vienne. L'adjonction, en fin de programme, de la *Sonate* est intéressante pour jauger de la métamorphose du compositeur polonais.

Crusell

Bernhard Henrik Crusell: *Les Trois Concertos pour clarinette*. Martin Fröst, Orchestre symphonique de Göteborg, Okko Kamu (SACD BIS). Je l'avoue: ce n'est pas là une *terra incognita*, mais si les concertos de Crusell (1775-1838) sont bien connus des clarinettes — et de quelques discophiles à travers les CD de Thea King (Hyperion) et d'Anthony Pay (Virgin) —, ils ne sont jamais présentés en concert, malgré leur qualité égale à celle des concertos de Weber. Ils n'ont pas non plus suscité de nouvelle version depuis 15 ans. Contemporain de Beethoven, Crusell fut l'un des premiers virtuoses de la clarinette. Il se battit pour imposer le *Concerto pour clarinette* de Mozart. Le style se rapproche d'une sorte de Mendelssohn lyrique et, si vous aimez la clarinette, il n'y a pas de raison de vous en te-



nir à Mozart, car tant Weber que Crusell ont composé d'admirables concertos. Martin Fröst rejoint Thea King parmi les grands défenseurs de cette œuvre. Si vous préférez les instruments anciens, Anthony Pay est votre homme.

Kozena

Mélodies tchèques de Petr Eben, de Jan Josef Rösler, de Vitezslav Noval, de Bohuslav Martinu, d'Erwin Schulhoff, d'Antonin Dvorák et de Leos Janacek. Magdalena Kozena (mezzo), Malcolm Martineau (piano) (CD DG). Voilà un disque qui vient du cœur et pro-

pose un apport substantiel au répertoire. La mezzo tchèque Magdalena Kozena a rassemblé des mélodies de compositeurs de son pays très souvent inspirées d'airs populaires, ce qui donne au programme son titre, *Songs My Mother Taught Me*. Eh oui, même l'iconoclaste Erwin Schulhoff est aller quérir des airs folkloriques! La plus grosse surprise est à mettre ici à l'actif de Petr Eben (1929-2007) et ses *Lute Songs*, ballades simples et touchantes accompagnées à la guitare. On notera aussi la subtilité des *Contes du cœur* de Novak, plus réputé pour ses œuvres orches-

trales. Cerise sur le gâteau, plus connue: deux *Duos moraves* interprétés avec la soprano Dorothea Röschmann.

Le Devoir



Goldmark

Karl Goldmark. Quintettes avec piano op. 30 et 54. Quatuor Sine Nomine, Olivier Triendl (piano) (CD CPO). Le nom de Karl (ou Károly) Goldmark (1830-1915) n'est pas inconnu. Il a composé une *Symphonie «Noeés paysannes»* (sur tout connue sous la dénomination anglaise *Rustic Wedding Symphony*) qui eut son heure de gloire dans les années 60. Son *Concerto pour violon* et son opéra *La Reine de Saba* ont aussi une certaine notoriété. Par contre, sa musique de chambre a été peu enregistrée. Goldmark, né en Hongrie dans une famille de vingt enfants, était le fils d'un cantor juif. Il fit carrière à Vienne, entre autres comme critique musical, l'un des seuls capables à l'époque d'apprécier à la fois Brahms et Wagner! Il fut très influencé par Brahms, ce qu'on remarque dès les premières notes du *Quintette opus 30*. Les deux quintettes datent de 1879 et de la fin de la vie du compositeur. Le premier est très viennois, dans une veine post-Schubert et simili-Brahms. Le second, bien plus tendu, ne renonce pas aux codes traditionnels, mais apparaît plus tendu. On sent une évolution de Goldmark vers une harmonie plus complexe et plus torturée. Bien

SAISON 2008-2009

DANSE DANSE

UNE AUDACIEUSE ŒUVRE DE DANSE-THÉÂTRE. À VOIR ABSOLUMENT!

JULIETTE BINOCHÉ AKRAM KHAN In-I

France - Royaume-Uni

DU 6 AU 11 ET DU 14 AU 17 JAN. 2009

Salle pierre-mercure CENTRE PIERRE-PÉLADEAU

DANSE DANSE.NET Video promo disponible pour visionnement

BILLETTS CENTRE PIERRE-PÉLADEAU 514.987.6919 PLACE DES ARTS 514.842.2112, laplacedesarts.com - ADMISSION 514.790.1245

CULTURE

PALMARÈS

Les dix meilleurs films de 2008 à voir selon nos critiques

En plus de nous offrir leurs choix, nos critiques de cinéma ont survolé l'année 2008 à travers certains thèmes qui les ont inspirés. Omniprésence des films post-apocalyptiques en ces temps d'angoisse, pour Odile Tremblay. Importance confirmée du documentaire, commentée par André Lavoie. Déconfiture de l'homme, sous la plume de Martin Bilodeau, et enfin grands rôles d'actrices, à travers le regard de François Lévesque.



ODILE TREMBLAY

1. *There Will Be Blood* de Paul-Thomas Anderson (États-Unis)
2. *La Graine et le Mulet* d'Abdellatif Kechiche (France)
3. *It's a Free World* de Ken Loach (Grande-Bretagne)
4. *The Wrestler* de Darren Aronofsky (États-Unis)
5. *Lumière silencieuse* de Carlos Reygadas (Mexique)
6. *Séraphine* de Martin Provost (France)
7. *Import Export* d'Ulrich Seidl (Autriche)
8. *Valse avec Bachir* d'Ari Folman (Israël)
9. *De l'autre côté* de Fatih Akin (Allemagne-Turquie)
10. *Doubt* de John Patrick Shanley (États-Unis)



ANDRÉ LAVOIE

1. *La Graine et le Mulet* d'Abdellatif Kechiche (France)
2. *Standard Operating Procedure* d'Errol Morris (États-Unis)
3. *Un conte de Noël* d'Arnaud Desplechin (France)
4. *Séraphine* de Martin Provost (France-Belgique)
5. *The Dark Knight* de Christopher Nolan (États-Unis)
6. *Up the Yangtze* de Yung Chang (Canada)
7. *Il y a longtemps que je t'aime* de Philippe Claudel (France)
8. *Happy-Go-Lucky* de Mike Leigh (Grande-Bretagne)
9. *Wall-E* de Andrew Stanton (États-Unis)
10. *Nick and Norah's Infinite Playlist* de Victor Vargas (États-Unis)



MARTIN BILODEAU

1. *Un conte de Noël* d'Arnaud Desplechin (France)
2. *There Will Be Blood* de Paul-Thomas Anderson (États-Unis)
3. *De l'autre côté* de Fatih Akin (Allemagne)
4. *Valse avec Bachir* d'Ari Folman (Israël)
5. *Slumdog Millionaire* de Danny Boyle (Grande-Bretagne)
6. *The Curious Case of Benjamin Button* de David Fincher (États-Unis)
7. *Persepolis* de Vincent Paronnaud et Marjane Satrapi (France)
8. *Wolke 9 (7 Ciel)* d'Andreas Dresen (Allemagne)
9. *Paranoid Park et Milk* de Gus Van Sant (États-Unis)
10. *Wall-E* d'Andrew Stanton (États-Unis)

... et les meilleurs selon notre collaborateur François Lévesque

1. *Savage Grace* de Tom Kalin (Espagne, États-Unis, France)
2. *Let the Right One In* de Tomas Alfredson (Suède)
3. *Un conte de Noël* d'Arnaud Desplechin (France)
4. *Angel* de François Ozon (Grande-Bretagne, France)
5. *Délice Paloma* de Nadir Mockneche (Algérie, France)
6. *Frozen River* de Courtney Hunt (États-Unis)
7. *The Visitor* de Thomas McCarthy (États-Unis)
8. *Rachel Getting Married* de Jonathan Demme (États-Unis)
9. *Patti Smith: Dream of Life* de Steven Sebring (États-Unis)
10. *Ce qu'il faut pour vivre* de Benoit Pilon (Canada)

PHOTO

Les stars françaises au service d'une bonne cause

PAUL CAUCHON

Se faire plaisir pour une bonne cause. C'est ainsi qu'on pourrait qualifier le nouvel album de Reporters sans frontières (RSF),

une magnifique série de photos de stars françaises du cinéma (essentiellement des femmes), des photos qui célèbrent en même temps les dix ans d'existence de l'agence H&K.

Cette agence, dirigée par Monique Kouznetzoff, se spécialise en effet dans les photos de personnalités, les photos *glamour*. Mais alors que le genre *people* est « trop souvent associé à la vulgarité et au scandale », peut-on y lire, H&K propose vraiment de la grande classe.

La liste est longue: Catherine Deneuve, Juliette Binoche, Sophie Marceau, Charlotte Gainsbourg, Carla Bruni, Isabelle Huppert, Monica Bellucci, Fanny Ardant, Isabelle Adjani, Penelope Cruz, en bref une prestigieuse collection d'images de femmes qui font rêver (un seul homme est parvenu à se glisser dans la liste, soit Vincent Cassel).

Comme à l'habitude, ce type d'album sert à financer les activités de RSF. On y trouve aussi des textes sur la liberté de presse dans le monde et, dans ce cas-ci, des entrevues avec des journalistes qui, depuis 15 ans, ont été menacés ou emprisonnés en raison de leurs activités profession-



SOURCE REPORTERS SANS FRONTIÈRES. Amira Casar par Kate Barry, photo tirée de 100 portraits de stars pour la liberté de presse

nelles, et qui avaient été soutenues par RSF.

RSF publie ce genre d'album trois ou quatre fois par année. Le précédent, publié cet automne, offrait des photos de Reza, et le prochain, qui sera publié en mai 2009, proposera les œuvres du grand photographe de guerre James Nachtwey. Cet album-ci se veut donc particulièrement ludique.

Le Devoir

BILAN

Touristes et voyageurs du réel

ANDRÉ LAVOIE

On distingue les touristes à leur comportement grégaire et bruyant, préférant survoler les paysages et les prendre en photo plutôt que d'en saisir la beauté ou le mystère. Les voyageurs, eux, prennent le temps qu'il faut pour s'en imprégner: observateurs attentifs, visiteurs respectueux, ils vont à la rencontre de l'autre sans croire à leur prétendue supériorité.

Les documentaristes ne sont pas si différents. Certains débarquent avec leur caméra en faisant grand bruit et d'autres, à pas feutrés. Cette année encore, ils ont beaucoup voyagé, trainant dans leurs bagages leur vision du monde. C'est ainsi que Morgan Spurlock (*Where in the World is Osama Bin Laden?*) et Bill Maher (*Religulous*) ne s'effaçaient pas beaucoup durant leur périple respectif, le premier à la recherche de l'ennemi numéro un des États-Unis et l'autre en quête de réponses sur la ferveur religieuse exaltée de ses compatriotes. Dans les deux cas, beaucoup d'humour malgré la gravité des thèmes abordés mais une impression désagréable de sensationnalisme doublée de cette obsession pédagogique de lé-



MARK BLINCH. Le narrateur Bill Maher et le réalisateur Larry Charles, du film *Religulous*

géré pour livrer un contenu jugé lourd... Heureusement, même si Daniel Leconte, dans *C'est dur d'être aimé par des cons*, observait les déboires judiciaires d'un journal satirique, il s'en est tenu à une saine distance devant leurs démêlés avec des islamistes qui n'entendent pas à rire devant des caricatures de Mahomet.

Les documentaristes québécois ne s'encomrent pas d'une approche résolument comique, surtout lorsqu'ils débarquent à l'étranger. Et plusieurs l'ont fait avec un humanisme et une grâce qui les honorent. Car c'est en tendant la main que Carlos Ferrand effectue dans *Americano* sa traversée du continent latino-américain, doublée d'une plongée dans ses racines familiales et politiques, autrefois homme du Sud maintenant enraciné plus au Nord. Avec la même discrétion exemplaire, dans *Up the Yangtze*, le jeune cinéaste Yung Chang observe un paysage en radicale transformation pour mieux souligner les changements profonds qui bouleversent la société chinoise. Comment se vit ce communisme à la sauce néo-libérale? Ce ne sont pas des économistes ni des politiciens à la langue de bois qui répondent à la question mais de simples paysans et des gosses de riches: choc culturel garanti. Et que dire du plaidoyer contre la torture de Patricio Henriquez dans *Sous la capote* sinon qu'il donne froid dans le dos, peu importe le pays où elle est pratiquée, et

que nos démocraties bien-pensantes feraient bien de demeurer vigilantes?

Plus que jamais essentiel, tant dans le paysage documentaire que dans celui de la politique américaine, Errol Morris poursuit sa démarche inimitable, à mille lieues des brulots brouillons. Refusant de croire que l'authenticité du réel au cinéma repose sur une technique bâclée, ses films sont un plaisir pour l'œil autant que pour l'oreille. Après Philip Glass, le compositeur Danny Elfman a reçu la tâche délicate d'enrober toutes les horreurs évoquées dans *Standard Operating Procedure*, la reconstitution des faits entourant les célèbres photos d'humiliations de la prison d'Abou Ghraib, à Bagdad. Si les nombreux acteurs de cette farce macabre livrent leur version des faits — les hauts gradés de l'armée américaine et les politiciens brillent par leur absence, une fois de plus —, ceux-ci prennent forme dans une esthétique à la fois séduisante (Morris est un cinéaste publicitaire prolifique) et sordide. Tout cela fut d'ailleurs reproduit dans un studio de Los Angeles, là, tient à préciser le cinéaste avec ironie, où fut tourné la sitcom *I Love Lucy*... Pas besoin d'aller loin de chez soi pour entreprendre un voyage risqué, et revenir avec des souvenirs politiquement embarrassants.

Collaborateur du Devoir

ARCHAMBAULT

RÉTROSPECTIVE 2008

DVD

- 1 CÉLINE SUR LES PLAINES
- 2 THE DARK KNIGHT
- 3 INDIANA JONES & THE KINGDOM OF CRYSTAL SKULL
- 4 MATCHS MÉMORABLES DANS L'HISTOIRE DES CANADIENS
- 5 ALEX KOVALEV Mes trucs et méthodes d'entraînement
- 6 LOUIS-JOSÉ HOUDE Le show caché
- 7 DON JUAN Spectacle intégral
- 8 IRON MAN
- 9 WALL-E
- 10 HÉROÏNES Saison 2
- 11 PASSE-PARTOUT Coffret 4
- 12 ONE TREE HILL Saison 5
- 13 RAMDAM Saison 1
- 14 ORGUEIL ET PRÉJUGÉS Série complète
- 15 FRED PELLERIN Comme une odeur de muscles
- 16 PRISON BREAK Saison 3
- 17 ROCK ET BELLES OREILLES Les Bye Bye 2006 et 2007
- 18 THE NIGHTMARE BEFORE CHRISTMAS
- 19 400^e ANNIVERSAIRE DE QUÉBEC
- 20 QUÉBEC 1608-2008 SOUVENIRS DU 400^e ANNIVERSAIRE

7^e Ciel

«Un film amoureux, bouleversant et particulièrement juste. 7^e ciel est l'histoire d'amour que tous avons vécue. Un vrai moment d'émotion.»

«D'une qualité d'écriture digne du regretté Ingmar Bergman.»

(Wolke 9)

Présentement à l'affiche!

www.cinemaduparc.com / 48\$ POUR 10 FILMS!

À NE PAS MANQUER CETTE SEMAINE

slumdog millionnaire

DOUBT

LE RÊVE DE CASSANDRE

LE MARIAGE DE RACHEL

ANGELS

Valse avec Bashir

7^e ciel

À LAFFICHE JUSQU'AU 8 JANVIER 2009!

POUR CONFIRMER LES HORAIRES: WWW.EX-CENTRIS.COM ou 514-847-2206

EX-CENTRIS 3536 boul. Saint-Laurent, Montréal, Québec, H2X 2V1

CINÉMA


 VALSE AVEC BACHIR
/ ALI FOLMAN

BILANS

Après le chaos

ODILE TREMBLAY

En 2009, sera lancé sur les écrans *The Road* de John Hillcoat, adapté de l'extraordinaire roman de Cormac McCarthy, une des œuvres post-apocalyptiques les plus poignantes et sans espoir qui soit. Le film devait sortir en 2008, mais la post-production dura plus longtemps que prévu. Thème choc de l'année qui vient de s'écouler (et des prochaines, sans doute), les films abordant l'après-fin du monde ont été ces douze derniers mois si nombreux qu'on peut parler d'obsession collective. Les lendemains du 11-Septembre, avec leurs guerres, leurs graves dérives écologiques — réchauffement climatique, épuisement des matières premières, etc. — suscitent l'angoisse: l'utopie n'est plus à la mode depuis des lunes et a été remplacée par la contre-utopie, celle des futurs atroces, appréhendés en chœur.

Secret de polichinelle, les productions hollywoodiennes

servent souvent d'outils de propagande. Certains, en haut lieu, veulent-ils préparer la population au pire? Dans le pire des scénarios post-apocalyptiques, on pourrait le craindre...

Quand Disney se met de la partie, ça chauffe au Sommet. Encore que dans le cas de la charmante animation *Wall-E* d'Andrew Stanton, après la destruction terrestre, des robots parviennent à sauver une fleur, espoir d'une renaissance future, et le *happy end* est de la fête noire. Faut pas non plus décourager totalement les foules...

Ratés

Des films sur le sujet, il y en a eu plusieurs, certains ratés. M. Night Shyamalan nous a offert *The Happening*: un mal mystérieux, entraînant des suicides collectifs, frappait l'est des États-Unis avant de s'étendre ailleurs. Allégorie de

la pollution qui tue, ce film lançait un signal d'alerte écologique non masqué.

Remake d'un film de 1951 signé Robert Wise, *The Day the Earth Stood Still* de Scott Derrickson a modifié la donne originale pour y insérer des considérations écologiques, même si la catastrophe est d'abord causée par l'arrivée d'un extraterrestre (Keanu Reeves) qui entend sauver la terre en sacrifiant au besoin les humains qui la bousillent.

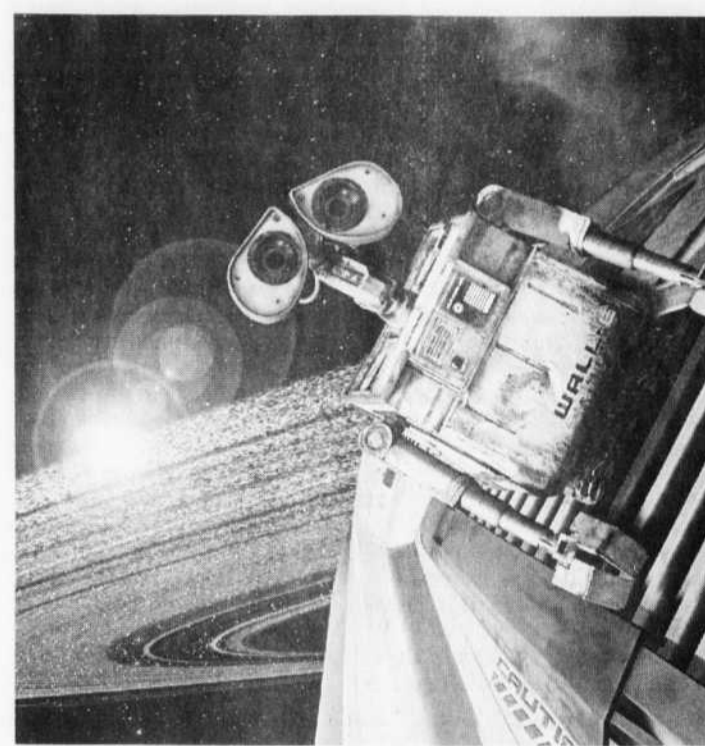
Le très mauvais *Dinosaur Movie* de Jason Friedberg s'est voulu une comédie parodique sur le thème de toutes les catastrophes et ne parvint qu'à surfer sur le cauchemar planétaire, sans rien en tirer. Mais là aussi, l'obsession collective du futur en délire a fait son nid, comme dans *I'm a Legend* de Francis Lawrence, avec ses survivants assoiffés de sang.

Côté œuvres de haut niveau,

Blindness, production internationale du Mexicain Fernando Meirelles, basée sur le roman du nobélisé José Saramago, aborde par la bande ces lendemains qui déchantent après une catastrophe (ici une épidémie de cécité collective). Le grand écrivain portugais Saramago avait écrit son roman en 1995. Il n'est pas innocent que celui-ci ait été adapté au cinéma en 2008, avec son cortège de dérapages comportementaux.

En général, l'univers post-apocalyptique éveille dans ces films (surtout lorsqu'ils sont tirés de romans) les pires instincts chez l'homme: dictatures minables, persécution des faibles, pillage, viols, etc. L'humanité retourne très vite à l'état sauvage. «Je ne sais pas de quoi sera faite la troisième guerre mondiale, avait dit en substance Einstein, mais je sais que la quatrième se fera avec des pierres et des bâtons.» Le cinéma — après la littérature et le théâtre — lui donne aujourd'hui raison...

Le Devoir



Wall-E d'Andrew Stanton: après la destruction terrestre, des robots parviennent à sauver une fleur, espoir d'une renaissance future, et le *happy end* est de la fête noire.



Une scène de *The Wrestler*, avec Mickey Rourke.

Cherchez la femme

FRANÇOIS LÉVESQUE

Le cinéphile enthousiaste a certainement déjà senti un froid chatouillement lui parcourir l'échine lorsque se trouvant devant l'inévitable question «Quel est ton film préféré?». Il y en a rarement un seul et le palmarès reflétera volontiers l'état d'esprit du sujet, voire son humeur du moment. Même si leur ordre change et que certaines nouveautés s'y ajoutent parfois, mes films favoris ont tous en commun de mettre en avant des rôles féminins forts, défendus par des actrices inspirées. Ce bilan thématique de l'année cinéma 2008 est donc pour moi une source de réjouissance, cette sensibilité particulière de ma cinéphilie ayant été maintes fois choquée.

Femme indépendante

On doit au cinéma indépendant américain l'une des compositions les plus humaines de l'année, celle de Melissa Leo, dans *Frozen River*, qui invite à reconsidérer l'expression «*trailer trash*».

Julianne Moore trouve quant à elle, dans *Savage Grace*, son

rôle le plus risqué. La rousse beauté est magistrale en mère incestueuse. *Snow Angels*, œuvre discrètement bouleversante, prouve que Kate Backinsale peut non seulement jouer mais aussi émouvoir. Côté documentaires, la mythique Patti Smith intrigue et fascine dans un saisissant portrait impressionniste, *Patti Smith: Dream of Life*.

Femme de Hollywood

Moins «pamante», la récolte commerciale. Remake mal avisé d'un film de 1939, *The Women* n'a suscité que peu d'intérêt, un sort mérité. *Sex and the City*, sans la vivacité de la série, et *Mamma Mia!* ont amassé de gros sous. Mais encore? Considérant les talents impliqués, deux grosses déceptions.

Heureusement, *Doubt* permet à Meryl Streep de terminer l'année sur une bonne note. En mère supérieure intransigeante, elle fait flèche de tout bois.

Femme d'ici

Plus près de nous, Louise Marleau incarne elle aussi, avec beaucoup de justesse, une mère supérieure dans le très

touchant *Ce qu'il faut pour vivre* (un casting inspiré, quand on a vu *L'Amour humain*).

Beau doublé pour Céline Bonnier qui, dans le déjanté *Truffe*, compose une héroïne posée mais pugnace, et, dans le plus classique *Maman est chez le coiffeur*, prête vie aux aspirations de toute une génération de femmes. Un enjeu auquel fait écho *C'est pas moi je le jure*, où Suzanne Clément, craquante et vraie, est également en quête d'émancipation. De son côté, l'imprévisible Jeanne Crépeau s'est mise en scène dans la ludique autofiction *Suivre Catherine*, parce qu'on n'est jamais si bien servi que par soi-même.

Femme du monde

Riche et parfumée, la fournée internationale. *Délice Paloma*, c'est la consécration de Biyouna, c'est Anna Magnani et Melina Mercouri ressuscitées. Muse tardive, monument fragile: on a hâte de la revoir. Dans le luxuriant *Angel*, Romola Garai étouffe, agace, séduit, marque. *Irina Palm* donne à Marianne Faithfull un premier rôle inattendu; sa force tranquille convainc. En Bangladaise

expatriée à Londres, Tannishtha Chatterjee est, dans *Brick Lane*, sobre et émouvante.

L'envoûtante Hiam Abbass se bat pour le respect de ses droits dans *Les Citronniers* et, ailleurs, pour ceux de son fils dans *The Visitor*, deux longs métrages d'un bel humanisme. Tour à tour drôle et cruel, *Un conte de Noël* met en valeur une distribution uniformément solide où se démarquent toutefois Catherine Deneuve, en mère distante mais moins glaciale qu'elle ne le laisse paraître, et Emmanuel Devos, en belle-fille désinvolte mais fine observatrice. *Il y a longtemps que je t'aime* oppose Kristin Scott-Thomas et Elza Zylberstein en sœurs hantées par le passé de la première. Au rayon des biographies, Yolande Moreau trouve, dans *Séraphine*, le rôle de sa vie; idem pour Sylvie Testud, mémorable en *Sagan*, film qui l'est cependant un peu moins.

Remarquez la quantité, et surtout la qualité, de rôles dévolus à des femmes mûres. En espérant qu'il s'agit là de l'amorce d'une tendance lourde.

Collaborateur du Devoir

Le cœur des hommes

MARTIN BILODEAU

La grande majorité des films étant réalisés par des hommes, personne ne s'étonne que la majorité d'entre eux parlent d'eux. Des hommes, s'entend. Ce que leurs films nous disent, par conséquent, est souvent révélateur de leur état, de leur humeur. Car qui peut prétendre échapper à son temps?

Ainsi, de *Rambo*, qui a ouvert le chemin en janvier, à *The Wrestler*, qui fermait la marche la semaine dernière, le cortège mâle de 2008 est apparu blessé, humilié, refoulé, impuissant, en proie à sa mauvaise conscience. Même *James Bond* avait mal à l'âme. *Batman*, en pleine crise existentielle, découvrirait que son Joker est une carte maudite. Les bonnes actions d'*Iron Man*, ex-marchand d'armes, visaient sa propre rédemption morale, et le *Hancock* désabusé de Will Smith cherchait la sortie. Va pour le ciel.

Ici-bas, l'homme terrestre se cherchait, et malgré ses victoires morales, les happy-ends se sont faits rares. On se souviendra longtemps du père ouvrier de *La Graine et le Mulet*, d'Abdelatif Kechiche, resté en périphérie de son rêve, ou du prof sexagénaire du magnifique *Visitor* de Tom McCarthy, qui à la fin du film perd plus qu'il ne gagne après s'être ouvert aux autres pour la première fois de sa vie. Dans le même ordre d'idées, *Les Toilettes du pape* n'auront pas enrichi le père de famille qui a tiré la chasse sur ses économies dans le film de l'Uruguayen César Charlone, ni la création libérée le dramaturge de ses démons dans *Synecdoche, New York*, le beau délire de Charlie Kaufman.

Ce dernier personnage était, comme une foule d'autres hommes fragiles se mouvant à 24 images par seconde, humilié par une femme. En l'occurrence la sienne, jouée par la formidable Catherine Keener, qui en productrice de studio a aussi mis à genoux Robert De Niro dans *What Just Happened*, juste avant que Meryl Streep ne réduise à l'impuissance le bon prêtre de *Doubt*, joué par Philip Seymour Hoffman. Par ailleurs, une mère castratrice

ce et une femme fatale n'ont fait qu'une bouchée de Clovis Cornillac et Yvan Attal dans le très freudien *Serpent*, alors qu'une fatalité similaire, invalidée au dernier acte, s'abattait sur Danny Boon et Kad Merad dans le super-succès *Bienvenue chez les Ch'tis*. Chez Arnaud Desplechin, en grande forme, notre affection allait au frère qui, mis au ban par sa sœur et mal aimé par sa mère, est revenu parmi les siens le temps d'*Un conte de Noël*, comme elle allait au mari battu comme plâtre par sa femme dans *L'un contre l'autre*, de l'Allemand Jan Bonny.

Chez nous, alors que Michel Côté se laissait humilier de toutes les façons imaginables par ses partenaires dans *Cruising Bar 2*, Roy Dupuis se débattait avec une démons capitaliste dans le sous-estimé *Truffe*, de Kim Nguyen. Le mâle québécois se porte aussi mal que celui d'ailleurs, qu'on se le dise. Ainsi, on a vu cette année un lâche imposteur prendre la poudre d'escampette (*Papa à la chasse aux lagopèdes*), un boxeur payer de sa vie le crime d'un autre (*La Ligne brisée*), un courageux *Déserteur* tomber sous les balles et, au sommet de la pile, cinq ados tirer leur révérence dans le beau et bien nommé *Tout est parfait*, sorti quelques semaines à peine après que Heath Ledger a fait le saut de l'ange, trois mois avant l'apparition sur nos écrans de *Paranoid Park*, de Gus van Sant, qui parlait lui aussi de l'ado masculin dans l'impasse.

Impasse. C'est le mot clé de beaucoup de destins au masculin, que Mickey Rourke, vestige des années 80, vient de cristalliser dans le très puissant *Wrestler* de Darren Aronofski, où la biographie du personnage, et en grande partie celle de l'acteur, se lisent partout sur son corps boursoufflé et meurtri, devenu une sorte de livre dont les vêtements seraient la jaquette. Aucun homme, cette année, n'a fait aussi mal à voir, ni n'a été aussi émouvant dans l'épreuve. De lui, et de beaucoup d'autres, on se souviendra.

Collaborateur du Devoir

CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE PROGRAMMATION HIVER 2009

DÈS JANVIER :

 JULIETTE BINOCHÉ :
HOMMAGE CINÉMA
EN 9 FILMS ET EXPOSITION
PORTRAITS IN-EYES

L'UNIVERS DE JACQUES DEMY EN 30 FILMS

DÈS MARS :

 SUR LES ROUTES :
11 «ROAD MOVIES»
ET EXPOSITION
ROAD RUNNERS

PROGRAMMATION COMPLÈTE : WWW.CINEMATHEQUE.QC.CA

CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE

335, boulevard Maisonneuve Est
(métro Henri-IV/AM)
514-842-9763

GAGNANT PRIX D'INNOVATION TECHNIQUE FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA

GAGNANT MEILLEUR FILM INDÉPENDANT FESTIVAL INTERNATIONAL DE FILM ARGENTINE

GAGNANT PRIX DU PUBLIC MARSEILLE INTERNATIONAL FILM FESTIVAL

GAGNANT MEILLEURE RÉALISATION PRIX DU JURY TOKYO EXPERIMENTAL FILM FESTIVAL

PALME D'OR FESTIVAL DU FILM DE GENÈVE

GAGNANT PRIX ISRAËLI FILM ACADEMY AWARDS MEILLEUR FILM - RÉALISATION MEILLEUR FILM - MONTAGE - SCÉNARIO - SON

★★★★ «UN FILM BOULEVERSSANT.» — LA PRESSE

«SUPERBE ET BRILLANT : UNE PERLE!» — LE JOURNAL DE MONTRÉAL

«ET LE MIRACLE SE PRODUIT : À NE MANQUER SOUS AUCUN PRÉTEXTE!» — STUDIO MAGAZINE

VALSE AVEC BACHIR

UN FILM DE ALI FOLMAN

13

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRE DES CINÉMAS

LIVRES

LITTÉRATURE RUSSE

Sorokine le Terrible

Bête noire du régime de Poutine, l'écrivain russe maîtrise l'art de mettre le feu aux poudres

CHRISTIAN
DESMEULES

Vladimir Sorokine a l'habitude des autodafés. On raconte qu'en 2005, devant le théâtre Bolchoï, à Moscou, où devait être joué un opéra basé sur un livre de l'écrivain russe, une organisation de jeunes activistes pro-Poutine en lutte contre la littérature «immorale» (appelée Ceux qui marchent ensemble) avait installé une immense cuvette de toilettes en plastique dans laquelle des manifestants jetaient les livres de Sorokine avant d'y verser de l'eau. Quelques jours plus tard, une bombe incendiaire détruisait leur installation, réduisant tout ça en cendres...

Trois ans plus tôt, déjà, les mêmes amis de la liberté avaient mis sur pied une vaste campagne d'échange de livres — œuvres d'écrivains «dégénérés» contre valeurs sûres de la littérature russe.

Adversaire déclaré de Poutine et de toute tentative de retour à

un ordre féodal, même «éclairé», l'écrivain moscovite de 53 ans dénonce dans ses romans les dérives d'un régime qui puise une bonne partie de son eau aux sources consacrées de la Sainte Russie. Sorokine, qui se réclame de Sade, de Céline et de Rabelais.

Dans *Le Lard bleu*, un gros roman qui a paru en français au printemps 2007, il faisait notamment copuler ensemble Staline et Khrouchtchev... En 2068, des chercheurs ont réussi à cloner en laboratoire de grands écrivains russes (Dostoïevski, Tolstoï, Nabokov et Akhmatova notamment) qui sécrètent en écrivant une étrange substance très convoitée — une sorte de lard bleu — que Staline, après un hallucinant trajet, finit par s'injecter comme de l'héroïne. Une mystérieuse secte, l'Ordre des Baiseurs de la Terre Russe, voit à la bonne marche de tout le rituel. Du délire cyberpunk bien contrôlé.

Une façon de revisiter le XX^e siècle à travers une critique complètement déjantée du nationalis-

me russe et la dénonciation audacieuse d'un certain «littéraro-centrisme».

Son livre le plus politique

Best-seller au moment de sa publication en Russie, *Le Lard bleu* avait déclenché une véritable tempête — manifestations, scandale. Jusqu'à une enquête judiciaire pour «diffusion de la pornographie et pratiques sexuelles perverses». Alors que l'élection présidentielle du printemps dernier en Russie tenait de la farce gogolesque, ce qu'on commence à appeler le «système» Poutine laisse voir de plus en plus ses rouages absolutistes. Mais pour la première fois peut-être dans l'histoire russe, il n'existe plus de censure officielle. Et Sorokine demeure libre d'écrire et de publier.

Journée d'un opritchnik, le plus récent et le plus politique de ses livres, nous projette dans une Russie de 2028 dominée par une puissante police politique. L'écrivain russe ne

s'en cache pas: il voit dans la Russie de Poutine les signes d'un retour à l'époque d'Ivan le Terrible, inventeur au XVI^e siècle de la terrible police d'Etat, l'opritchnina.

2028, donc. Depuis 16 ans, c'est-à-dire depuis le début d'une période désormais connue sous le nom de Renaissance de la Sainte Russie, «plus d'une tête a roulé sur l'échafaud de la place Rouge, plus d'un train, bondé de nos adversaires et de leurs familles, est parti au-delà de l'Oural...» L'opritchnina a fait le ménage.

L'ordinaire quotidien d'un officier de la police politique est riche et rempli de défis passionnants. Jugez-en vous-mêmes: gérer des expulsions, parader avec les camarades, brûler des livres interdits. «Il y a une chose que je peux dire: quand on est près d'un autodafé, il fait toujours bien chaud. C'est un feu chaud.»

Entre la fable politique et la science-fiction, entre le froid et le brûlant, *La Glace*, qui paraît en

format de poche, frappe lui aussi très fort. Les protagonistes du roman (prostituée, étudiant ou homme d'affaires) sont brutalement enlevés par les membres d'une secte de blonds aux yeux bleus qui leur plantent un pieu de glace dans le thorax — de façon à laisser «parler le cœur». Quelques-uns survivent à l'épreuve. Les autres font simplement partie de cette humanité corrompue par le sexe et le consumérisme que la secte a pour mission d'exterminer. Comment dire... Glacant?

À la façon de son ami Victor Pelevine (auteur notamment de *Critique macédonienne de la pensée française*, de *La Vie des insectes*, d'*Homo sapiens*), autre iconoclaste des lettres russes d'aujourd'hui, qui a comme lui une formation d'ingénieur et démonte dans ses romans les rouages de l'homme nouveau — produit d'une Russie postsoviétique qui s'invente chaque jour —, Sorokine est fasciné par l'*Homo sovie-*

ticus et sa mutation subtile en *Homo poutine*.

Avec sa poigne solide et ses visions tordues, Sorokine désarçonne son lecteur. Il revisite de manière iconoclaste l'histoire et les mythes de son pays, tout en se moquant, dans un grand rire sarcastique et délirant, du nationalisme russe — véritable retour du refoulé dans cette nouvelle ancienne Russie. Ça décape.

Collaborateur du Devoir

JOURNÉE D'UN
OPRITCHNIK

Vladimir Sorokine
Traduit du russe
par Bernard Kreise
Éditions de l'Olivier
Paris, 2008, 254 pages

LA GLACE

Vladimir Sorokine
Traduit du russe
par Bernard Kreise
Le Seuil, coll. «Points»
Paris, 2008 (2005), 334 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Valentine Goby et le droit des femmes à disposer de leur corps

GUYLAINE
MASSOUTRE

À début, ce qui déclenche l'écriture de ce beau récit imagé, Qui touche à mon corps je le tue, est un fait divers que personne n'aura remarqué. Et pour cause. On est à Paris, le 30 juillet 1943. Lucie est en train d'avorter. C'est la deuxième fois, qu'y faire? Elle a pour amant un ennemi.

Au même moment, Marie, faiseuse d'anges, attend la mort dans le corridor des condamnées. Pour les uns, celle-ci est une sorcière, une meurtrière, «une gangrène dans le corps social». Pour d'autres, c'est une main de femme réparatrice, qui en empêche une autre de tomber dans l'abjection.

Jules-Henri, quant à lui, ordinaire, est exécuté des basses œuvres de l'État pétainiste; deux autres bourreaux encore suivront ses pas, qui l'ont mené à guillotiner résistants et communistes, sans broncher. Il a un triste palmarès à son actif, dont ce Pilorge, meurtrier à vingt ans de son amant, dont Jean Genet a vanté la beauté. Et puis, la grande absente, c'est la loi, qui pose sa chape de sang supplémentaire au jugement sur cet aspect des mœurs. Seule la mort dénoue alors le nœud des trois fils étranglés: santé, sexe et fertilité.

Ensuite, il y a eu *Une affaire de femmes*, le film de Claude Chabrol, en 1988, avec Isabelle Huppert, François Cluzet et Marie Trintignant. Il était inspiré par la même histoire vraie, ces femmes confondues avec des criminelles, ravalées à la honte, au mépris social, à la haine morale, à la persécution vengeresse des justiciers. Mais

Marie l'avorteuse y était une femme plutôt légère, prise dans un système d'argent facile; dénoncée, elle devenait un exemple officiel de châtiement, et le film déportait sa culpabilité vers celle de l'époque.

Une prose pensive

Dans un autre registre, vingt ans plus tard, Valentine Goby prête sa plume à des intimités parallèles. Elle reconstruit le puzzle angoissant de ces temps cruels, recompose la réalité sordide vue par ces femmes, le drame de leur solitude, de la misère sociale incomprise. Nombreuses elles ont été, depuis toujours, à être commises avec l'avortement et tristement punies.

L'argument sert ici un monologue vigoureux et compatissant sur le monde féminin, qui poursuit *L'Échappée*, paru chez Gallimard en 2007. Sa plongée réflexive et sensible entraîne ses personnages dans la spirale du Bien et du Mal, ces valeurs réversibles, relatives aux époques et aux lieux. La moindre des qualités de Goby n'est pas sa langue, qu'elle a conçue comme une écriture matérielle, physique, rythmée, perturbée par la dépossession de ce ventre, de ce fœtus intrusif, du libre choix. En une prose pensive, le roman va aux limites de ce qu'on peut remettre en question en matière de libération et d'interdits, relativement au droit d'interrompre la vie d'autrui.

Collaboratrice du Devoir

QUI TOUCHE À MON
CORPS JE LE TUE

Valentine Goby
Gallimard
Paris, 2008, 139 pages



Valentine Goby

NOUVELLES

Amours de secours

SUZANNE GIGUÈRE

«Écrire ou aimer, voilà peut-être deux façons de retrouver une pureté dont la vie veut nous dépouiller en nous tirant du paradis de l'enfance. Il faudrait donc écrire avec le même plaisir et la même obstination que l'enfant met à construire des royaumes imaginaires sur le tapis de sa chambre; aimer avec la même intensité que l'enfant qui, en s'absorbant dans la vérité inventée de son jeu, échappe à la grisaille d'une réalité qui n'est peut-être pas plus vraie que son jeu, qui n'est peut-être qu'un rêve moins bien réussi.»

L'auteur de ces lignes, Martin Vézina, âgé de 39 ans, a terminé une maîtrise en philosophie, débuté un doctorat en littérature, puis abandonné la recherche universitaire pour se consacrer à l'écriture, tout en continuant d'exercer le métier de barman à Québec, où il est né et vit toujours. Dans son pre-

mier recueil de nouvelles, *L'Escalier et autres amours de secours*, les personnages, en quête d'eux-mêmes, sont forcés d'admettre qu'ils n'y parviendront pas sans faire un détour par l'autre, chemin souvent inquiétant et déroutant. Comme des funambules, ils refont sans cesse le périlleux pari de traverser le fil de leur vie en trouvant le difficile équilibre entre la fidélité à soi-même et les compromis nécessaires à la rencontre de l'autre.

Un écrivain à la veille d'émigrer avec sa compagne ressent une tension entre la soif de l'autre et le goût de la solitude (*Deux ultimatums pour un déménagement*); une étrangère vient mettre en relief la propre étrangeté du narrateur et bouscule son insouciance quotidienne (*Le sous-sol n'est jamais fini*); un homme devenu hypersensible à toutes les manifestations de fausseté, d'hypocrisie et d'insincérité balaise de sa vie toutes les relations artificielles et menson-

gères, jusqu'à ce qu'une jeune femme lui insuffle un soupçon de confiance en l'humanité (*Le secours de l'escalier*).

Le plaisir des mots

Il y a des livres difficiles à résumer et ce recueil de nouvelles en fait partie. On s'attarde aux phrases profondes et lumineuses en écoutant Lester Young, Duke Ellington ou Bessie Smith, qui les accompagnent, on les relit pour bien s'en imprégner. Elles parlent de l'amour (le seul sentiment qui puisse nous protéger d'un monde hostile et primitif), de l'érotisme (l'ultime volupté, ouverture entre les ouvertures pour accéder un tant soit peu au vide insaisissable de la mort), de la mélancolie, de la solitude, de la beauté du monde, du temps qui passe et rend incertaine l'identité du «moi» présent avec ce même «moi» d'hier, de la mort («La place vide nous touche plus que la présence parce qu'elle nous bles-

se») et de l'écriture, sortie de secours imaginaire pour échapper à la cruauté du réel.

Le nouvelliste interroge les œuvres de Kundera, de Nietzsche, de Maurice Blanchot, de Georges Bataille, de Jacques Brault, de Sergio Kokis et bien d'autres dans sa tentative de trouver des éclats de sens à sa démarche littéraire et philosophique. Tout n'est que vases communicants dans cet ouvrage d'une grande sensibilité.

Expérience de pensée, expérience de vie, plaisir des mots lancés comme des bouées ou comme des perches, *L'Escalier et autres amours de secours*, c'est l'enfance enfin retrouvée. Mais l'enfance qui gouvernerait-elle une vérité?

Collaboratrice du Devoir

L'ESCALIER ET AUTRES
AMOURS DE SECOURS

Martin Vézina
La Pleine Lune
Montréal, 2008, 180 pages

POÉSIE

De l'insignifiance comme poésie

HUGUES CORRIVEAU

On savait que la collection «Quelqu'un marche», dirigée par Thierry Bissonnette, quittait le lézard amoureux pour les Éditions de la Pleine Lune. On en attendait beaucoup, après la parution du dernier titre de Martin-Pierre Tremblay, *Médecine vive*. Or, voici que paraissent coup sur coup les deux petits nouveaux, à savoir *93 Poèmes d'amour* (une sélection) d'Armand le Poète et *Et si j'en suis tout retourné?* de Franz Schürch. Je serai franc et direct: c'est d'une telle médiocrité — abyssale — que j'en suis resté pantois, littéralement.

Voyons «la sélection» (heu-

reusement! s'il avait fallu que le Poète ait publié son intégrale, nous ne nous en serions pas remis!) des *93 Poèmes d'amour*. Dire d'abord que le recueil est une reproduction de textes manuscrits de l'auteur, avec les ratures complètes et, entre autres, un petit dessin mignon représentant deux oiseaux sur un perchier. Le texte qui l'accompagne est vide comme deux yeux morts: «tout (sic, la faute est en prime, et c'est moi qui souligne, même si c'est inutile puisque les fautes d'orthographe sont volontaires dans le recueil et participent de la profondeur poétique de l'objet) les oiseaux pris un par un

sont des cons». Question: à plusieurs, est-ce que cela fait plusieurs cons?

Ne nous arrêtons pas en si bon chemin. Si on s'étonne que, dans un recueil de poèmes d'amour, on insulte quelques volatiles, on saura bien, tout de même, trouver des perles amoureuses comme celle-ci: «je t'aime dans un bus autant qu'ailleurs et je t'aime ailleurs autant que dans les bus (je t'aime partout)»; raturé, on trouve ceci en fin de poème: «poème dédié aux conducteurs de bus». Cela se passe de commentaires.

On nous propose aussi quelques énigmes sans fond: «la vie en ton absence s'est comme les grandes écuries de louis quatorze» (je ne signale plus les fautes). Méditons en dernier lieu sur cet aveu dangereusement corporel: «dis-toi que si j'ai mal au dos s'est parce que je supporte après l'amour le poids des incertitudes». Cessons de nous faire mal.

Oh! Miroir! Dis-moi qui est le plus «poète»!

On se dit, par-devers soi, que certains creux de vagues ne peuvent être dépassés. Or, M. Schürch a trouvé à pénétrer encore plus loin l'insipide dans son *Et si j'en suis tout retourné?* Il y a quelques années, j'avais pourtant beaucoup aimé son *Rien d'autre*, paru à L'Œil de Cravan et dont j'avais parlé en ces pages avec bonheur. Mais dans ce présent recueil, l'auteur s'égaré, très certainement. Allons-y tout de go, sans ménagement: «Cette petite fille assise près de lui avait un joli manteau bleu / C'est drôle de dire qu'elle avait un joli manteau bleu / Parce qu'en général lorsque

l'on parle de jolis manteaux bleus / L'on ne sait pas ce que l'on dit. Alors là, c'est vrai qu'on peut affirmer que la poésie ne tue pas.

Bon, je veux bien croire que tout se peut... que tout peut s'écrire... que la liberté... mais tout vaut-il une publication? Les textes confidentiels et de tiroir, soit! Mais que faire quand un poète se questionne de la sorte: «Tout un monde est devenu un autre monde / Il me faudrait du nouveau feu / Non? Il me faudrait du nouveau feu? Bien sûr!» Feu de paille que cela! Ailleurs, oisif, le poète se désespère: «Ma maison est en panne d'électricité / Et les émissions de télévision continuent / Irrécupérables». Et ce genre de poésie, tout pareillement. Le poète a beau me prévenir: «[...] il faut répéter plusieurs fois et maladroitement les mots / pour que ceux qui refusent de comprendre / Soient forcés d'apprendre à écouter correctement», je n'y peux strictement rien, je suis profondément allergique à ce genre de petites choses.

Collaborateur du Devoir

93 POÈMES D'AMOUR

(UNE SÉLECTION)
Armand le Poète
La Pleine Lune, coll. «Quelqu'un marche»,
Montréal, 2008, n.p.

ET SI J'EN SUIS TOUT
RETOURNÉ?

ESSAI 3
Franz Schürch
La Pleine Lune,
coll. «Quelqu'un marche»,
Montréal, 2008, 90 pages

WARHOL LIVE

25 SEPT - 18 JANV

LA MUSIQUE ET LA DANSE DANS L'ŒUVRE D'ANDY WARHOL

MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DE MONTRÉAL
Pavillon Jean-Noël Desmarais
www.mbam.qc.ca

PEEL/GUY-CONCORDIA
1380, rue Sherbrooke Ouest
514-285-2000

AIR CANADA

DERNIÈRE CHANCE!
PLUS QUE 2 SEMAINES!

LIVRES

La forteresse

J'ai fait un rêve. Dans ce rêve, je vivais seul, en exil, loin de la Blogosphère où résidaient la plupart de mes amis. Ils me parlaient parfois de cette métropole fabuleuse qu'ils habitaient maintenant, libérée, disaient-ils, de la dictature de la réalité. De ce monde merveilleux où les mots semblaient ne plus rien peser, où on les voyait flotter hors de l'histoire, dans un vide lumineux, comme des tapons de pâte dentifrice extraits du tube d'un astronaute en orbite. Où la petite culotte d'une chanteuse et un coup d'État en Ouzbékistan avaient exactement le même poids. Quand j'allais marcher dans les bois, je ne rencontrais jamais personne et il m'arrivait de me demander si ici-bas des gens s'intéressaient encore au chant des oiseaux et à la forme des champignons. Étranges abstractions dont plus grand-monde ne parlait. Et le renard en chasse et ses grands trous creusés dans la neige pour croquer la musaraigne appartenaient au monde de l'exil, eux aussi. A ces signes et à ces choses que nous avons apprises à taire devant les haussements d'épaules de ceux qui, pour toute réponse, nous renvoyaient à de nouveaux sites Internet.

Dans ce merveilleux monde de la Gogosphère où la petite culotte d'une chanteuse et la mort d'un million d'Africains avaient un poids identique, *Le Devoir* était devenu une publication clandestine, mensuelle. Je parle bien entendu de la chose en papier. C'est un choix qui s'était progressivement imposé au fil des ans. Simplement, comme le docteur Rieux de *La peste*, nous avions répondu à l'appel, parce que nous ne pouvions pas faire autrement. Le comité de rédaction en exil, dont je faisais partie, se réunissait une fois par mois dans une brûlerie de Montréal. Et tandis que, à prudente allure, sur les routes verglacées du pays lanauois, je me dirigeais vers cette ville, j'essayais de me rappeler des commencements, mais ce n'est pas comme si j'avais pu pointer une case sur le calen-

drier. Le passage à la clandestinité, je le répète, avait été progressif.

Un des premiers signaux, je me souviens, avait été ma belle-sœur me racontant, dans un party de Noël, qu'il lui arrivait maintenant d'être «général» de devoir sortir ramasser son *Devoir* chaque matin, là où il avait atterri, sur le paillason ou dans la haie, garroché à bout de bras par un jeune camelot insouciant traînant une besace pleine de tabloïds. Génée? avais-je demandé. Oui, m'avait-elle répondu. Parce que «plus personne ne fait ça.» Un peu plus et elle m'apprenait qu'elle se jugeait directement responsable des coupes à blanc en forêt boréale. Pour *Le Devoir*, seize pages dans ses jours fastes!

Mais bon, je comprenais un peu ce qu'elle voulait dire. J'étais, moi aussi, resté attaché au journal de papier, à un journal réputé, de plus, difficile à lire. Je connaissais les regards, les silences, les sous-entendus. Cette impression d'être un extra-terrestre au moment de poser, sur le comptoir du magasin-général d'un petit village du Nord, l'organe d'André Landreau et de Claude Ryan. Je m'étais habitué à voir mon commis d'épicerie de Sainte-Beatrix ne jamais s'habituer, lui, et vérifier jour après jour le prix de mon journal, lequel, loin de se vendre comme des petits pains chauds, évoquait plutôt l'austère galette de sarrasin «pas de mélasse» du bonhomme Séraphin. Et si je ne comptais plus les éloges du *Journal de Montréal* et de la *Grosse Presse* à Desmarais entendus de la bouche de mes amis profs et/ou écrivains et/ou intellectuels, je n'avais, je l'avoue, encore jamais pensé que mon journal pût constituer une gêne pour les voisins.

Mais c'était le cas. Et peu à peu, à compter de 2010 environ, le *Devoir* avait commencé de se vendre sous le manteau. Comme d'habitude, j'ai laissé ma voiture aux portes de la ville, dans le parking de la Place Versailles, et j'ai pris le métro. Dans le wagon, les gens évi-

taient de se regarder. La plupart d'entre eux arboraient des prothèses électroniques dont ils consultaient d'un air préoccupé et sans joie les écrans minuscules. Leur consentement à cette forme de surveillance intégrée paraissait total. Des écouteurs coiffés par d'autres s'échappaient des bruits rythmiques semblables à ceux dont se servaient les bourreaux du Nouvel Ordre Mondial pour torturer les terroristes présumés. Mais c'est le plus volontairement du monde que ces mélomanes souterrains, chacun reclus dans sa prison de sons, se soumettaient à un matraquage dont les effets dépersonnalisants n'avaient pas échappé aux gens dont c'est le métier de réfléchir à ces choses, à Washington et ailleurs. Car ils avaient fait des recherches, ces gars là-bas, et ce n'est sans doute pas un hasard si Mozart et le Concert de Cologne de Keith Jarrett avaient été écartés au profit d'Eminem et compagnie.

De retour dans la rue, je pouvais de nouveau sentir la peur, partout diffuse, la lire dans les yeux des badauds que je voyais traverser cet espace public atomisé en chuchotant dans leur portable des conversations sans conséquences, autocensurées, conscientes des structures et des filets tissés autour de chaque parole par les réseaux-espions de la Globber, la fameuse police déréalisée du Technétat satellitaire. Je me suis engouffré dans la brûlerie, me suis dirigé vers l'arrière-salle. J'étais un des derniers arrivés. Monsieur Descôteaux était là, Sansfaçon aussi, et le citoyen Nadeau, et le camarade Cornélius, une autre Cornélius, Manon, Chantal Hébert, Michel David, Jean Dion, presque aussi jovial en personne que dans sa prose, et Christian Rioux et quelques autres. Courtemanche sirotait déjà son verre de blanc dans un coin. Nous étions bien une douzaine, en tout.

Quand est venu mon tour de parler, j'ai raconté une anecdote sur Hitler que j'avais lue dans un vieux bouquin de poche de la collection J'ai lu: lorsque, fourvoyé par ses services de renseignement, Hitler

a cru que le débarquement allié aurait lieu dans le Pas-de-Calais, il a, par décret, rebaptisé Fortresses tous les ports de la Forteresse et obligé leurs commandants militaires à signer un document par lequel ils s'engageaient à les défendre jusqu'à la dernière goutte de sang. Mais le vieux Rünstedt, qui en avait vu d'autres, biffa l'expression et la remplaça par: jusqu'à la dernière cartouche. J'aime cette anecdote, ai-je ajouté, parce qu'elle nous parle d'un temps où les mots pesaient d'un poids certain sur la terre. Pas juste parce que ce sont les violons longs du poète qui signalèrent à la Résistance l'imminence du débarquement, mais aussi parce que, au contraire de son Führer, qui semblait croire que le langage précède la réalité, un maréchal prussien, responsable de quelques centaines de milliers d'hommes, montra qu'il n'était pas prêt à sacrifier des vies à une formule.

De quand date ce livre? a demandé le citoyen Nadeau.

— Des années 50, je dirais.

— Je vois. Pas de réédition?

— Non. Ce n'est pas une nouveauté. C'est pourquoi je vais consacrer ma prochaine chronique à un ouvrage quand même un peu plus récent: le dernier Alan Furst. C'est l'histoire d'une poignée de réfugiés politiques italiens qui éditent un journal clandestin anti-fasciste, à Paris, juste avant la Guerre de 39-45. — 2008, t'appelles ça récent?

J'ai regardé à la ronde les membres de notre comité de rédaction clandestin:

— Je crois que *Le Devoir* devrait parler de ce livre, c'est tout.

— Hum... La démocratie libérale n'est quand même pas le fascisme, protesta le camarade Cornélius.

Il y eut un silence. J'ouvris les yeux. Verglacées étaient les routes du pays lanauois. Rien n'était vrai. Bonne année!

Collaborateur du Devoir

LE CORRESPONDANT ÉTRANGER

Alan Furst
Traduit de l'anglais par Jean Esch
Éditions de l'Olivier
Paris, 2008, 305 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

La parole souveraine d'Hervé Bouchard

CHRISTIAN DESMEULES

Romancier de la parole vive et de l'enfance trouée qui mêle dans ses livres la poésie au théâtre, Hervé Bouchard incarne aux yeux de Stéphane Inkel, maître d'œuvre de cet entretien avec l'auteur de *Mailloux* et de *Parents et amis* (lauréat du Grand Prix du livre de Montréal 2006), rien de moins que le «chef de file du renouveau romanesque au Québec».

Premier titre d'une série d'entretiens qu'entend faire paraître La Peuplade, un petit éditeur situé à Saint-Henri-de-Taillon, au Lac-Saint-Jean — deux titres consacrés au peintre Martin Bureau et au cinéaste Hugo Latulippe sont prévus l'an prochain —, *Le Paradoxe de l'écrivain* est précédé d'une longue introduction éclairante, consacrée à l'œuvre du «citoyen de Jonquière».

Les recherches d'Inkel, jeune professeur de littérature québécoise à l'Université Queen's, en Ontario, spécialiste de Ducharme et de Beckett, portent essentiellement «sur les effets du messianisme canadien-français dans le roman contemporain et postérieur à la Révolution tranquille (Victor-Lévy Beauhieu, Jacques Ferron, Anne Hébert)».

Parmi les thèmes majeurs de l'œuvre d'Hervé Bouchard qui y sont abordés figurent l'expérience langagière, l'oralité, la poétique de l'espace et du lieu, la question centrale de la filiation, de même que les influences les plus manifestes de l'écrivain (la Bible, Philip Roth, Thomas Bernhard, Céline, Novarina, Beckett et Mallarmé).

Sur l'importance du lieu dans son œuvre, notamment, qu'il s'agisse de Jonquière ou d'Arvida, Bouchard est catégorique: «Le lieu n'est pas un décor. C'est la



JEAN-FRANÇOIS NADEAU LE DEVOIR
Hervé Bouchard

matière. C'est là que ça se passe.» Esclave du rythme et de la musique qui met la parole en avant, l'écrivain insiste plus d'une fois sur l'importance de l'énonciation qui est à l'œuvre au cœur de sa poétique: «C'est parole ou meurs, il n'y a pas d'alternative, il n'y a pas d'autre moteur que celui de la parole, il n'y a pas d'autre lumière. De même, l'énergie de cette parole est celle de l'aveu, de l'aveu d'une évidence, c'est une parole qui a l'énergie de la menace et l'énergie de la libération; elle est impudique, sans retenue, c'est un flot.»

Des propos qui sont appuyés par l'humilité et la discrétion d'un auteur qui cherche le plus possible à s'effacer derrière la «parole souveraine» qu'il insuffle à ses personnages: «C'est le grand paradoxe de l'écrivain, qui est aussi celui du comédien: sois le moins possible, si tu veux que ton œuvre soit le plus possible.»

Collaborateur du Devoir

LE PARADOXE DE L'ÉCRIVAIN. ENTRETIEN AVEC HERVÉ BOUCHARD

Stéphane Inkel
La Peuplade,
Taillon (Québec), 2008, 124 p.

Quarante ans d'Herbes rouges

CAROLINE MONTPETIT

Nées dans l'effervescence de l'année 1968, elles rougeoient dans le ciel littéraire du Québec depuis 40 ans. D'abord sous forme de revue, puis comme maison d'édition, les Herbes rouges ont mis au monde toute une génération d'écrivains, en flirtant à la fois avec le formalisme, la contre-culture et la littérature engagée, surtout à travers la poésie, mais aussi par le roman, le théâtre et l'essai.

L'entreprise est d'abord née de l'initiative de deux frères, Marcel et François Hébert. «On était très jeunes en 1968. On lisait beaucoup de poésie. On lisait des recueils, mais à l'époque, il n'y en avait pas beaucoup», se souvient François Hébert. Marcel Hébert est décédé récemment. Ne reste plus que François, qui continue de tenir le fort, bon an mal an.

«Je pense qu'on a formé une génération», dit celui-ci, en se remémorant les jeunes années. Cette génération, ce sont des individus singuliers, non seulement différents, mais parfois opposés, qui «forment un ensemble cohérent», dit Hébert. Ainsi, en retournant dans le passé des Herbes rouges, on peut réunir dans le groupe «contre-culturel» les poètes Denis Vanier, Josée Yvon et Patrick Straham, pour ne nommer que ceux-là. Vient ensuite la mouvance politique marxiste, avec Madeleine Gagnon, Philippe Haeck et François Charron. Il y avait aussi, et il y a encore aux Herbes Rouges des gens qui ne sont ni d'un côté ni de l'autre, comme les André Roy ou les Roger Des Roches, ajoute François Hébert. «Après, il y a eu une autre vague de poètes plus jeunes, les Hugues Corribeau, Marcel Labine et Jean-Marc Desjents», dit-il. Carole David y a aussi publié des romans, des nouvelles et de la poésie.



François Hébert devant une étagère de livres des éditions Les Herbes rouges

De nouvelles voix

La cohabitation de tout ce monde ne s'est pas déroulée sans heurts. Au fil des décennies, la maison d'édition a connu ses vagues, ses débats, ses controverses. Le groupe politique réclamait à l'occasion que la maison d'édition aban-

À travers les ans, de nouveaux noms se sont ajoutés au catalogue. Mais François Hébert ne parle pas encore ici de l'émergence d'une nouvelle génération.

donne l'approche plus formaliste défendue, par exemple, par un Claude Beausoleil. A une époque, Gaston Miron, par exemple, qui faisait pour sa part partie de l'équipe des éditions de l'Hexagone, faisait pression pour que la revue des Herbes rouges publie une page éditoriale, ce à quoi les éditeurs des Herbes rouges ont toujours résisté, choisissant plutôt de lais-

ser les textes d'auteurs parler d'eux-mêmes, raconte Hébert.

L'idée de départ était de donner une voix à ceux qui n'en avaient pas. «On ne fonde pas une maison d'édition pour publier des gens qui publient ailleurs. Ils ont déjà leur éditeur. C'est un peu facile. Si vous publiez, vous voulez publier de nouveaux textes, de nouveaux noms», dit François Hébert.

À travers les ans, de nouveaux noms se sont ajoutés au catalogue des Herbes rouges, celui de Tania Langlais par exemple. Mais François Hébert ne parle pas encore ici de la création d'une nouvelle génération. Lui-même, la soixantaine entamée, pense à assurer sa propre succession, et deux ou trois auteurs des Herbes rouges ont déjà été approchés à ce sujet. Il faut dire

qu'assurer le roulement d'une maison d'édition de poésie demande certains sacrifices, «couper les frais généraux, couper son salaire», mentionne-t-il. «Je continuerai jusqu'à ma mort», lance-t-il cependant. L'éditeur se dit d'ailleurs confiant d'éviter une éventuelle vente, bien que l'heure soit à la concentration de plusieurs maisons d'édition en une. «Il y a un gain financier, mais il y a une perte éditoriale dans le processus», commente-t-il. Pour sa part, il dit n'avoir jamais refusé un texte qui lui plaisait sous prétexte qu'il ne serait pas rentable.

Le quarantenaire des éditions Les Herbes rouges sera souligné par un colloque organisé dans le cadre du Festival Métropolis bleu. La maison d'édition publiera quant à elle sa propre histoire, signée Marc-André Goulet, ainsi qu'une anthologie de tous les poètes qu'elle a publiés.

Le Devoir

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

RÉTROSPECTIVE 2008

LIVRES

ROMAN

| | |
|----|--|
| 1 | MILLÉNIUM T. 1, T. 2 et T. 3 Stieg Larsson (Actes Sud) |
| 2 | ULYSSE FROM BAGDAD Eric-Emmanuel Schmitt (Albin Michel) |
| 3 | LA TRAVERSÉE DE LA VILLE Michel Tremblay (Leméac) |
| 4 | GIN TONIC ET CONCOMBRE Rafaële Germain (Libre Expression) |
| 5 | MANGE, PRIE, AIME Elizabeth Gilbert (Calmann-Lévy) |
| 6 | TOUTES CES CHOSES QU'ON NE S'EST... Marc Levy (Robert Laffont) |
| 7 | CHEVALIERS D'ÉMÉRAUDE T. 12 Anne Robillard (De Mortagne) |
| 8 | LES YEUX JAUNES DES CROCODILES Katherine Pancol (Livres de Poche) |
| 9 | UN MONDE SANS FIN Ken Follett (Robert Laffont) |
| 10 | SILENCE DE MORT Christine Brouillet (Courte Échelle) |

OUVRAGE GÉNÉRAL

| | |
|----|---|
| 1 | KILO CARDIO Isabelle Huot (de l'Homme) |
| 2 | LES ILLUSTRES CANADIENS Collectif (H.B. Fenn) |
| 3 | LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2009 Collectif (Larousse) |
| 4 | LE GUIDE DE L'AUTO 2009 Denis Duquet / Gabriel Gélinas (Trécarré) |
| 5 | L'ART DE CONJUGUER Collectif (Hurtubise HMH) |
| 6 | PARCE QU'ON A TOUS DE LA VISITE Ricardo Larrivé (La Presse) |
| 7 | PASTA ET CETERA À LA DI STASIO Josée Di Stasio (Flammarion Québec) |
| 8 | L'ART DE LA MÉDITATION Matthieu Ricard (Nil) |
| 9 | LA FROUSSE AUTOUR DU MONDE Bruno Blanchet (La Presse) |
| 10 | LE GUIDE DU VIN 2009 Michel Phaneuf / Nadia Fournier (de l'Homme) |

JEUNESSE

| | |
|----|--|
| 1 | FASCINATION (LA SÉRIE) Stephanie Meyer (Hachette Jeunesse) |
| 2 | LES CONTES DE BEEDLE LE BARDE J.K. Rowling (Gallimard-Jeunesse) |
| 3 | LE JOURNAL D'AURÉLIE LAFLAMME T. 5 India Desjardins (Intouchables) |
| 4 | VISIONS T. 1: NE MEURS PAS LIBELLULE Linda Joy Singleton (ADA) |
| 5 | HARRY POTTER ET LES RELIQUES DE... J. K. Rowling (Gallimard-Jeunesse) |
| 6 | LEONIS T. 12 Mario Francis (Intouchables) |
| 7 | LE DICO DES FILLES 2009 Collectif (Fleurus) |
| 8 | LE CLUB DES DISEUSES... T. 1 Dotti Enderle (ADA) |
| 9 | LE ROYAUME DE LA FANTAISIE Geronimo Stilton (Albin Michel) |
| 10 | PAKKAL T. 10: LE MARIAGE DE LA... Maxime Roussy (Marée Haute) |

ANGLOPHONE

| | |
|----|--|
| 1 | TWILIGHT (THE SERIES) Stephanie Meyer (Little Brown & Co) |
| 2 | WORLD WITHOUT END Ken Follett (Signet) |
| 3 | THE TALES OF BEEDLE THE BARD J.K. Rowling (Bloomsbury) |
| 4 | REMEMBER ME? Sophie Kinsella (Bantam Books) |
| 5 | BONES TO ASHES Kathy Reichs (Pocket) |
| 6 | A NEW EARTH Eckhart Tolle (Penguin Books) |
| 7 | EAT, PRAY, LOVE Elizabeth Gilbert (Penguin Books) |
| 8 | HONOURED CANADIENS Andrew Podnieks (H.B. Fenn) |
| 9 | THE OVERLOOK Michael Connelly (Vision) |
| 10 | BRISHNIR INHERITANCE T. 3 Christopher Paolini (Knopf) |

carte-cadeau



Du plaisir à la carte

LIVRES

Le renouveau pédagogique encore sur la sellette



LOUIS CORNELIER

Je ne suis pas un partisan à tous crins du renouveau pédagogique. Je suis d'accord, par exemple, avec l'essayiste anglo-montrealais David Solway quand il écrit, dans *Le Bon Prof*, que la «seule structure scolaire viable est composée d'élèves, de professeurs et de personnel de soutien assistés par une équipe administrative maintenue au strict minimum». Je partage avec lui l'idée que la meilleure réforme de l'éducation possible serait celle qui augmenterait le nombre d'enseignants dans le réseau scolaire, réduirait le nombre d'élèves par classe et limiterait «cette prolifération insensée d'administrateurs». Comme Solway, je pense que les «techniques» pédagogiques ne sont jamais garantes de la substance et que «le meilleur enseignement se fait toujours à cappella», c'est-à-dire sans recours à des gadgets technologiques.

Je considère, cependant, qu'on en met beaucoup sur le dos du renouveau pédagogique. Quand Solway affirme que, en matière d'éducation, «nous nous trouvons en état d'urgence, au bord même de la crise» et qu'il se demande s'il ne vaudrait pas mieux «abandonner le Titanic avant qu'il ne soit trop tard», je pense qu'il s'emporte. S'il est vrai que l'éducation, d'une certaine manière, est «un échange spirituel qui transforme la personnalité et accroît l'expérience du monde du sujet» et que, en ce sens, elle ne saurait se réduire à des «techniques» ou à méthodes pédagogiques, il n'en demeure pas moins que la réflexion sur la meilleure manière de réussir cette mission essentielle reste nécessaire. L'insignifiant appel au

«bon sens», au moins cinq fois réitéré par Solway dans *Le Bon Prof*, ne suffit pas.

S'approprier les savoirs

Au secondaire, j'ai réussi mes cours de mathématiques haut la main. J'ai eu de bons profs, qui m'ont alors enseigné les connaissances inscrites au programme. Aujourd'hui, sauf un vague souvenir attendri de l'atmosphère de ces classes, il ne me reste strictement rien de ces cours. La raison en est bien simple: je ne me suis jamais, par la suite, réapproprié ces savoirs. À l'inverse, j'ai la prétention d'assez bien connaître la langue française et l'histoire du Québec. J'ai eu, dans ces matières aussi, de bons profs, mais ceci n'explique pas cela. Si je maîtrise à peu près ces domaines, c'est que je me les suis réappropriés par la suite, en les pratiquant.

Ce constat constitue un des points de départ du renouveau pédagogique. À quoi bon, en effet, mettre tout l'accent sur la transmission de connaissances si c'est pour voir les élèves les oublier une fois le cours réussi? Les anciens cours d'histoire du Québec de 4^e secondaire, par exemple, étaient plutôt riches en connaissances. Combien de ceux et celles qui les ont suivis, même avec de bons profs, s'en souviennent aujourd'hui, si ce fut là leur seul contact avec cette matière?

Le virage vers la notion de compétences, au fond, souhaite améliorer cette situation. En obligeant l'élève à incarner des connaissances, à mettre des savoirs en pratique, on vise à lui permettre de vraiment se les approprier. Mon frère aîné enseigne au primaire. Dans le domaine de l'univers social (géographie, histoire et éducation à la citoyenneté), il doit notamment traiter des sociétés iroquoienne et algonquienne vers 1500, afin de développer la compétence «s'ouvrir à la diversité des sociétés et de leur territoire» et, accessoirement, la compétence «lire l'organisation d'une société sur son territoire». Il pourrait donner un cours magistral, faire un petit test et évaluer le tout. Cela aurait sa perti-

nence. Il a plutôt choisi, dans l'esprit du renouveau pédagogique, de réaliser un projet qui vise à reconstituer, sous forme de maquettes, un village iroquoien et un campement algonquien. Les savoirs sur ces sociétés — présentés en classe — se sont donc incarnés dans une réalisation concrète qui a exigé un engagement de la part des élèves, très motivés par ce défi. C'est de ce genre de choses qu'on se souvient 20 ans plus tard. Quant à mes maths...

Pour une saine critique

Je considère sain, je le redis, qu'on soumette le renouveau pédagogique, comme tout le reste, à l'épreuve de la critique. Je souhaiterais, cependant, qu'on le fasse avec les nuances qui s'imposent. Les collaborateurs de l'ouvrage collectif *Contre la réforme pédagogique*, dirigé par Robert Comeau et Josiane Lavallée, ne s'embêtent pas assez avec ces précautions.

Quand Comeau et Lavallée déplorent que le nouveau programme d'histoire du secondaire néglige l'histoire nationale, ils lancent un débat important. Quand ils contestent l'introduction de l'éducation à la citoyenneté dans le programme d'histoire, ils sont moins convaincants. Ils craignent, expliquent-ils, que l'histoire soit mise au service du présent. Ne l'est-elle pas, pourtant, depuis ses origines? N'est-ce pas toujours à partir du présent, et pour l'éclairer, qu'on écrit l'histoire? Pourquoi, pourrait-on demander, la connaissance historique, sinon, comme le suggère une compétence du programme, pour «comprendre le présent à la lumière du passé», c'est-à-dire pour comprendre que notre présent ne serait pas ce qu'il est sans notre passé? Admettons qu'il y a là un débat, mais pas de motif de faire le procès de la réforme.

Plusieurs collaborateurs de cet ouvrage, notamment les membres du Collectif pour une éducation de qualité, insistent sur la nécessité de la transmission des connaissances, laissant ainsi entendre que le renouveau pédagogique

l'aurait abandonnée. Je note pourtant, dans le *Programme de formation de l'école québécoise* (enseignement primaire, version mise à jour en mai 2008), la présence de pages pleines de «savoirs essentiels» qui ne sont rien d'autre que des connaissances (souvent assez savantes). Dans le domaine de l'univers social, par exemple, on suggère d'aborder l'influence de personnages comme Champlain, Maisonneuve, Talon, Frontenac, Jean Lesage et René Lévesque. En français, contrairement à ce qu'affirme Jean-Claude Corbeil dans *Contre la réforme pédagogique*, la liste des «savoirs essentiels» en matière de ponctuation, de syntaxe et de règles d'accord est garnie et assez détaillée. Ma belle-sœur, qui enseigne le français au secondaire, m'assure que l'enseignement systématique de la langue est la norme, dans les manuels et en classe.

Le renouveau pédagogique a eu ses idéologues radicaux qui ont nui à sa compréhension et à son accueil. À elle seule, cette réforme ne fera pas de miracles. Certaines des mesures évoquées par Solway et citées dans l'introduction de ce texte restent nécessaires. C'est ce combat collectif qu'il importe désormais de mener.

LE BON PROF

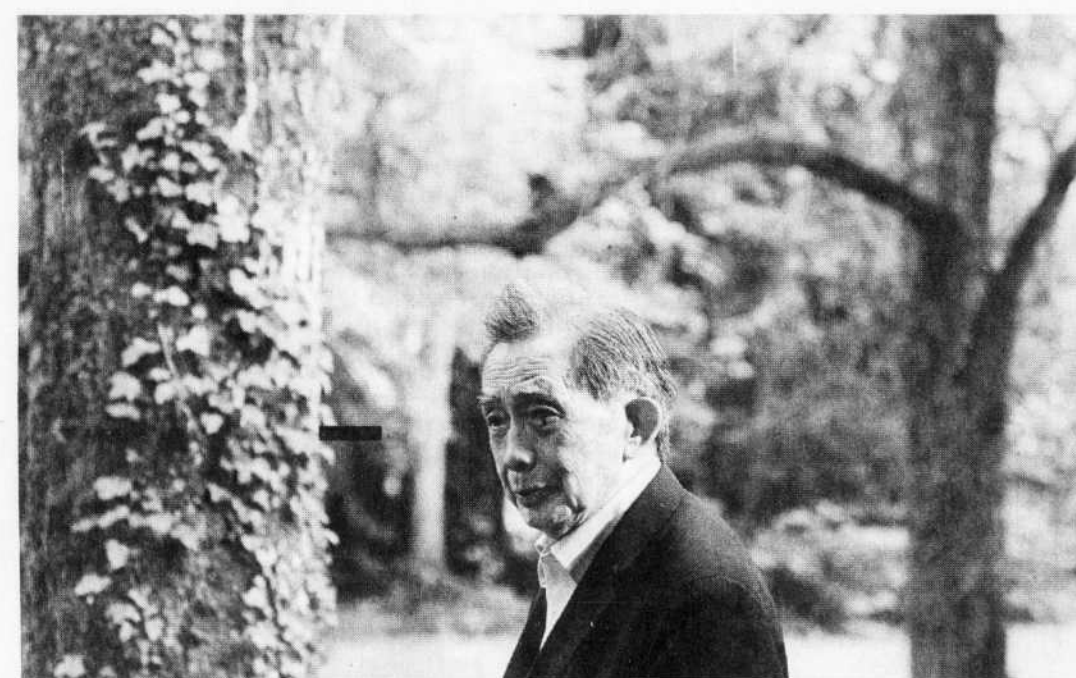
ESSAIS SUR L'ÉDUCATION

David Solway
Traduit de l'anglais par Yolande Amzallag,
Christine Ayoub et Emmy Bos
Bellarmine
Montréal, 2008, 288 pages

CONTRE LA RÉFORME PÉDAGOGIQUE

Sous la direction de Robert Comeau
et Josiane Lavallée
VLB
Montréal, 2008, 320 pages

louisco@sympatico.ca



François Cheng, à la fois poète, écrivain et calligraphe chinois.

Le grand art des Song

GEORGES LEROUX

Connu d'abord comme écrivain, François Cheng n'a cessé d'étudier la peinture chinoise. Son livre sur Chu Ta, un peintre calligraphe du XVII^e siècle, devenu moine sous le nom de Chuanqi (*Le Génie du trait*, Phébus, nouvelle édition, 1999) est vite devenu indispensable à ceux qu'intéresse l'esthétique bouddhiste. Une des conséquences de l'introduction du bouddhisme en Chine fut en effet le renouvellement de la peinture de paysage: depuis les Tang, qui régnèrent de 618 à 907, cet art s'est développé en se fondant sur une éthique des vertus de l'ascèse et de la contemplation de l'harmonie de la nature. Dans son étude, magnifiquement illustrée, de la peinture des Song (960-1279), François Cheng revient sur ces fondements, alors qu'il commente une cinquantaine de chefs-d'œuvre de cette riche période.

Il n'est pas toujours facile de distinguer les traits propres au bouddhisme et ceux hérités des vieilles traditions taoïstes de la Chine impériale. Se concentrant surtout sur la peinture de fleurs et d'oiseaux, cette étude de la peinture sur soie cherche le point de rencontre entre les traits d'esthétique et les œuvres. Les artistes étaient nombreux à la cour des Song, et chacun apporte un style particulier, mais tous se situent sur un spectre qui va du genre très libre au style dit «appliqué». L'époque s'ouvre avec l'héritage du grand Huang Quan, dont François Cheng montre l'influence sur toute la période. Mais c'est sous le règne de l'empereur calligraphe Hui-zong et des artistes réunis autour de lui que le style des artistes Song prend forme.

Comment le définir? D'abord par une attention minutieuse portée au détail de la vie animale, l'artiste cherchant à saisir le rapport unique de chaque mouvement à l'ensemble de la vie de la nature. Les oiseaux de toutes espèces engendrent ici un catalogue très complexe, et leur légèreté rivalise avec leur concentration à l'arrêt.

À cette esthétique, des maîtres comme Wen Tong vont adjoindre un art de l'encre pure, dont le thème sera d'abord la tige de bambou ou la branche d'arbre en fleurs. Les artistes de cette mouvance se rendent aux

extrémités de la ressemblance, pour exprimer le principe du li, cette force interne qui est la «règle cachée de toute manifestation». Le concept est d'abord confucéen, mais comme Cheng le fait voir, il accueille aisément la pensée bouddhique de la nature: tout y est expression du cycle de la régénération et recherche de sérénité.

Toute l'histoire de la peinture chinoise est imprégnée par l'esthétique des artistes de la dynastie des Song. François Cheng propose d'en décrire le principe essentiel comme l'expression du chant qui jaillit entre les êtres de la nature, et dont les oiseaux seraient les exemples les plus visibles: leurs appels et leurs réponses constituent cet «invisible tissu musical» qui les fait coexister dans une révélation unique, une «épiphanie sans fin». Qu'on regarde en effet ce rossignol sur une branche de néflier, ou ces vols

de grues sur des lacs parsemés de bambous, c'est toujours le même équilibre entre une vie fragile et l'ordre complexe qui la rend possible. La vulnérabilité de chaque être vivant est pour ainsi dire expliquée par son insertion dans un tout qui justifie chacun et expose sa finitude en même temps que sa beauté. Même les scènes où la mort s'annonce pour un animal ou pour l'autre ne présentent aucune souffrance, seulement une forme de consentement au souffle universel. Nous aimons dans cet art à la fois l'absence de sentiment, qui libère un espace de contemplation pure, et la présence dense de l'ordre naturel qui banalise la souffrance humaine en évitant de la représenter. Personne mieux que François Cheng ne pouvait décrire ces œuvres en y mettant en lumière une esthétique aussi éloignée des canons occidentaux. Comme il le dit en commentant une œuvre de Qui Bai Shi, un maître moderne de l'encre, représentant des fleurs de volubilis, comment comprendre un art où le rouge ne sert qu'à représenter l'écllosion d'un temps délivré des inquiétudes mortelles, alors qu'il est d'abord en Occident le sang et la mort?

Collaborateur du Devoir
D'OU JAILLIT LE VENT
LA VOIE DES FLEURS ET DES OISEAUX DANS LA TRADITION DES SONG

François CHENG,
Paris, Phébus, 2008 (première édition, 2000).

Indifférence et non-ingérence

Quatre siècles de relations entre la France, le Canada et le Québec

STÉPHANE BAILLARGEON

Si on causait de l'abandon quasi volontaire par la France de la Nouvelle-France? Au fond, malgré ce que raconte une certaine historiographie québécoise, bien réchauffée par les nationalistes, l'État français, royal ou républicain, n'a jamais cherché à conserver cette colonie et s'en est à peu près complètement désintéressée dans les décennies qui ont suivi la bataille des Plaines.

Voilà une des hypothèses les plus déstabilisantes (et des plus stimulantes) examinées dans l'ouvrage *France-Canada-Québec*, publié en l'année du 400^e anniversaire de l'installation de Champlain. Le beau livre savant rassemble les analyses d'une douzaine d'historiens œuvrant des deux côtés de l'Atlantique Nord. Elles ont d'abord été défendues lors d'un colloque de l'Association interparlementaire Canada-France tenu en mars dernier à Paris, puis à Ottawa. D'où la codirection du travail mené par l'historien Paul-André Linteau, mais aussi par le sénateur Serge Joyal. D'où également la présence de certains précieux éléments des archives privées du sénateur dans la riche documentation iconographique de la publication.

La question de l'attitude de la métropole entre le milieu du XVIII^e et le milieu du XIX^e siècles est examinée dans le détail, sans flagornerie ni tabou, par l'historienne Françoise Le Jeune, de l'Université de Nantes. Mme Le Jeune a eu la très heuristique idée de dépouiller les correspondances secrètes et autres mémoires concernant le Canada enfouis dans les archives du ministère des Affaires étrangères, à Paris.

Les documents révèlent que

le royaume avait à toute fin utile sinon abandonné, du moins négligé sa colonie boréale des Amériques bien avant le traité de Paris du 10 février 1763. Paris n'en avait que pour ses îles esclavagistes et sucrières des grandes eaux chaudes du Sud. Quelques arpents de canne, quoi.

Même les généraux britanniques notèrent le piètre état de leur conquête nordique tout en soulignant son fort potentiel économique. Le général John Murray parlait de fortifications mal construites et aisément franchissables mais aussi de riches terres fertiles piétinées exploitées par un système archaïque. Par contraste, les philosophes français multipliaient les remarques hautaines et mesquines. Voltaire raillait ce pays enneigé «habité par des barbares, des ours et des castors».

Mieux (ou pire, comme l'on voudra), lorsque l'occasion a été fournie de reprendre le Canada, le duc de Choiseul, ministre de Louis XV, s'y est catégoriquement opposé. La même politique d'indifférence et de non-ingérence fut appliquée par la suite au moment de l'indépendance des États-Unis d'Amérique, des guerres napoléoniennes, puis des rébellions des patriotes.

«S'interroger sur les «véritables» échanges entre la France et son ancienne colonie nous conduit à réviser les mythes mêmes sur lesquels une certaine histoire du Québec a été construite à des fins nationalistes», note la professeure Le Jeune dès le tout premier paragraphe de son texte, avant d'écrire au dernier: «Le bilan des échanges est mince en dépit de la démarche chaleureuse des Canadiens envers la mère patrie. L'engagement politique, moral et économique de la France envers le Canada était inexistant.»

Les Franco-Québécois ont longtemps vécu et rejoué le traumatisme de l'enfant arraché à sa mère. Ne devraient-ils pas plutôt comprendre leur histoire comme celle d'un rejeton abandonné au voisin sans vergogne par une génitrice amoralisée? Si cette histoire était un roman de Victor Hugo, le Québec jouerait Cosette, les Anglo les Thénardier et la France incarnerait une sorte de Fantine, moins indigente que négligente...

Les 150 années suivantes ont permis de lentement et sûrement modifier les rapports, notamment avec l'immigration d'un nombre considérable de religieux fuyant la France républicaine, venus renforcer l'ultramontanisme du «Tibet catholique des neiges». Les plus cyniques notèrent encore une fois que l'Ancien régime a dévoyé sa colonie, que la République française a ensuite outragée derechef en déversant au Canada ses éléments les plus conservateurs.

Une sorte de triangle dont témoigne le titre du livre n'a cessé d'évoluer en fonction des conjonctures binationales et internationales jusqu'à la récente maturité, fondée sur des liens réels et profonds. La lutte pour la diversité culturelle, la construction de la Francophonie et les échanges artistiques croissants entre la France, le Canada et le Québec cristallisent des rapports passés depuis à la non-indifférence, avec quelques pointes d'ingérence, du «Vive le Québec libre!» du général de Gaulle aux récentes déclarations sur l'inutile «division» du président Nicolas Sarkozy.

Le Devoir

FRANCE-CANADA-QUÉBEC, 400 ANS DE RELATIONS D'EXCEPTION

Serge Joyal et Paul-André Linteau,
Presses de l'Université de Montréal, 2008, 319 pages

Voyage interstellaire

L'œil humain n'a pas souvent l'occasion de capter le détail de la beauté des planètes. Le livre *Planètes, Voyage à travers le système solaire*, de l'astronome Giles Sparrow, publié chez Hachette pratique, comble cette lacune avec de nombreuses photos toutes plus éblouissantes les unes que les autres, par ailleurs souvent colorées artificiellement pour en faire ressortir les détails. À l'aide de reconstitutions rassemblées à partir de données

connues sur notre système solaire, on y détectera, par exemple, différentes composantes de la Terre, de Vénus, de Mercure ou de Mars, en plus d'y glaner des informations générales sur ces planètes. Les amateurs s'intéresseront aussi au beau livre *Poussières d'étoiles*, de l'astrophysicien Hubert Reeves, réédité au Seuil, où l'on aborde à la fois les questions métaphysiques et les questions scientifiques liées à la connaissance et à l'exploration de

l'espace et de l'univers.

PLANÈTES, VOYAGE À TRAVERS LE SYSTÈME SOLAIRE

Giles Sparrow
Hachette Pratique
Paris, 2008, 225 pages

POUSSIÈRES D'ÉTOILES

Hubert Reeves
Seuil,
Paris, 2008, 193 pages